

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
- Additional comments / Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.



COLLECTION MAME.

FORMAT IN-4.

PRIX A LA DOUZAINES :

Percaline, ornements en noir et or, tr. dorée, \$30.00.  
12 volumes dans la collection.

FORMAT GRAND IN-8—1re SÉRIE.

CHAQUE VOLUME EST ORNÉ DE QUATRE BELLES GRAVURES.

PRIX A LA DOUZAINES :

Percaline gaufrée, ornements en noir, tr. jaspée, \$12.50  
" " riches ornements noir et or, tr. dorée, 15.00  
35 volumes dans la collection.

FORMAT IN-8.—1re SÉRIE.

Ornés de magnifiques gravures sur acier et sur bois par les premiers artistes.—Demi-reliure, dos en chagrin, tranche jaspée : \$12.00 la douzaine.  
57 volumes dans la collection.

FORMAT GRAND IN-8—2e SÉRIE.

CHAQUE VOLUME EST ORNÉ DE 2 GRAVURES.

PRIX A LA DOUZAINES :

Riche cartonnage, imit. de toile, or et noir, tranche jaspée, \$6.00  
" " " " " dorée, 8.00  
Percaline gaufrée, riches ornem. en noir et or, tr. dorée, 9.60  
22 volumes dans la collection.

FORMAT GRAND IN-8—3e SÉRIE.

CHAQUE VOLUME EST ORNÉ D'UNE GRAVURE.

PRIX A LA DOUZAINES :

Riche cartonnage, imit. de toile, or et noir, tranche jaspée, \$5.00  
" " " " " dorée, 6.60  
18 volumes dans la collection.

FORMAT IN-8—2e SÉRIE.

CHAQUE VOLUME EST ORNÉ D'UNE GRAVURE SUR BOIS.

PRIX A LA DOUZAINES :

Riche cartonnage, imitation de toile, or et noir, tr. jaspée, \$5.00  
" " " " " dorée, 6.00  
Percalines riches ornements en noir et or, tranche dorée, 7.50  
70 volumes dans la collection.

FORMAT IN-8—3e SÉRIE.

CHAQUE VOLUME EST ORNÉ D'UNE GRAVURE SUR BOIS.

PRIX A LA DOUZAINES :

Riche cartonnage, imitation de toile, or et noir, tr. jaspée, \$3.60  
" " " " " dorée, 4.20  
58 volumes dans la collection.

FORMAT IN-8—4e SÉRIE.

CHAQUE VOLUME EST ORNÉ D'UNE GRAVURE SUR BOIS.

PRIX A LA DOUZAINES :

Riche cartonnage, imitation de toile, tranche jaspée, \$3.00  
" " " " " dorée, 3.60  
19 volumes dans la collection.

FORMAT PETIT IN-8.

CHAQUE VOLUME EST ORNÉ D'UNE GRAVURE SUR BOIS.

PRIX A LA DOUZAINES :

Riche cartonnage, imitation de toile, tranche jaspée, \$2.50  
" " " " " dorée, 3.20  
49 volumes dans la collection.

FORMAT IN-12—2e SÉRIE.

CHAQUE VOLUME EST ORNÉ DE QUATRE BELLES GRAVURES.

PRIX A LA DOUZAINES :

Demi-reliure, dos en chagrin, tranche jaspée, \$6.00  
58 volumes dans la collection.

FORMAT IN-12—3e SÉRIE.

CHAQUE VOLUME EST ORNÉ D'UNE OU DEUX GRAVURES.

PRIX A LA DOUZAINES :

Demi-reliure, dos en chagrin, tranche jaspée, \$5.40  
43 volumes dans la collection.

FORMAT IN-12—4e SÉRIE.

CHAQUE VOLUME EST ORNÉ D'UNE GRAVURE SUR BOIS.

PRIX A LA DOUZAINES :

Riche cartonnage, imitation de toile or et noir, tr. jaspée \$2.00  
" " médaillon coloré, tranche blanche, 2.25  
" " imitation de toile, or et noir, tr. dorée, 2.50  
71 volumes dans la collection.

FORMAT IN-12—5e SÉRIE.

CHAQUE VOLUME EST ORNÉ D'UNE GRAVURE SUR BOIS.

PRIX A LA DOUZAINES :

Riche cartonnage, imitation de toile, or et noir, tr. jaspée, \$1.80  
22 volumes dans la collection.

FORMAT PETIT IN-12.

CHAQUE VOLUME EST ORNÉ D'UNE GRAVURE SUR BOIS.

Riche cartonnage, imitation de toile, or et noir, tranche jaspée, \$1.25 la douzaine.  
47 volumes dans la collection.

FORMAT IN-18—1re SÉRIE.

CHAQUE VOLUME EST ORNÉ D'UNE GRAVURE SUR BOIS.

Riche cartonnage, \$1.00 la douzaine.  
63 volumes dans la collection.

FORMAT GRAND IN-32.

Chaque volume est orné d'un grand nombre de gravures

PRIX A LA DOUZAINES :

Riche cartonnage, imitation de toile, tr. jaspée, \$1.00  
Percaline gaufrée, dorure sur plat, tr. jaspée, 1.50  
" " " " " tr. dorée, 2.00

Le livre de Messe de l'enfance, ou la sainte messe en images, accompagnée de prières, avec la manière de servir la sainte messe, 44 gravures.

Prières d'un petit enfant. Comprenant une explication bien simple des principales dévotions de l'Eglise, accompagnée de prières très enfantines; imprimé en caractères faciles à lire.

BIBLIOTHEQUE DES PETITS ENFANTS.

PREMIERE SÉRIE.

JOLIS VOLUMES DE 128 PAGES FORMAT IN-32 JÉSUS

Ornés d'une gravure.

PRIX A LA DOUZAINES :

Riche cartonnage, imitation de toile, or et noir, 75 cts.  
34 volumes dans la collection.

DEUXIEME SÉRIE.

JOLIS VOLUMES DE 64 PAGES, FORMAT IN-32 CARRÉ.

Ornés d'une gravure.

PRIX A LA DOUZAINES :

Riche cartonnage, imitation de toile, 50 cts.  
20 volumes dans la collection.

BIBLIOTHEQUE

DE

L'ENFANCE CHRETIENNE

50 Opuscules de 36 pages in-18, gravure, couverture en couleur.

Piquée-rogée, 25 cts. la douzaine.

IMAGERIE :

Vaste collection d'images religieuses, feuilles dites découpures, 4, 10, 12, 16, 18, 21, 32 sujets sur la feuille, destinés à être distribués, dans les communautés, en classes ou dans les familles, depuis 5 centins à 25 centins la feuille.

Feuilles découpures, Chromos, en tous genres, depuis 15 centins à \$1.00 la feuille.

Images en dentelle, depuis 10 à \$2.50 la douzaine.

Variétés de choix, Vignettes fines Pieuses surprises, etc.

LIVRES DE PIÉTÉ

Age Conducteur (!), dans la dévotion chrétienne, in-32.

No. 8.

Basane noire, tranche rouge, la douzaine, \$2.00  
Basane noire, tranche dorée, " 3.00

No. 20 bis.

Basane noire, tranche rouge, la douzaine, \$1.20  
Basane noire, tranche dorée, " 2.00

Journée du Chrétien, in-32 (320 pages).

No. 51.

Riche cartonnage, tranche jaspée, la douzaine, \$1.20  
Reliure anglaise, tranche marbrée, " 1.60  
Reliure anglaise, tranche dorée, " 2.40  
Basane propre, tranche marbrée, " 2.00

Petit Paroissien des Enfants, in-64. (128 pages).

Riche cartonnage, tranche jaspée, la douzaine 60 cts.  
Paroissien Romain, in-64, (192 pages.)

No. 45.

Riche cartonnage, tranche jaspée, la douzaine, 80 cts.  
Reliure anglaise, tranche jaspée, " \$1.00  
Reliure anglaise, tranche dorée, " 1.20

Paroissien Romain, in-32 (316 pages).

No. 37.

Riche cartonnage, tranche jaspée, la douzaine, \$1.20  
Reliure anglaise, tranche marbrée, " 1.60  
Basane propre, tranche marbrée, " 2.00  
Reliure anglaise, tranche dorée, " 2.40  
Basane façonnée, tranche et ornements dorés, la douz., 3.25  
Reliure anglaise, tranche dorée, fermoir et jonc, " 5.00  
Basane façonnée, tr. et orn. dorés fermoirs et coins, " 6.00

Paroissien Romain, in-32 (384 pages).

No. 49.

Reliure anglaise, tranche marbrée, la douzaine, \$2.40  
Reliure anglaise, tranche dorée, " 3.00  
Basane façonnée, tr. et ornements dorés, la douz., 4.00  
Basane façonnée, tr. dorée, fermoirs et coins, " 6.60  
Reliure anglaise, jonc et fermoir, " 6.00

Paroissien Romain, in-32, (635 pages).

No. 60.

Reliure anglaise, tranche marbrée, la douzaine, \$3.60  
Reliure anglaise, tranche dorée, " 4.80

Paroissien Romain, (gros caractère), 607 pages.

No. 63.

Reliure anglaise, tranche marbrée, la douzaine, \$3.60  
Reliure anglaise, tranche dorée, " 4.80

Paroissien Romain, in-32, (448 pages).

No. 64.

Reliure anglaise, tranche marbrée, la douzaine, \$3.00  
Reliure anglaise, tranche dorée, " 4.00

Paroissien Romain, in-32, (781 pages).

No. 114.

Toile anglaise, tranche jaspée, la douzaine, \$3.60  
Basane propre, tranche marbrée, " 4.00  
Toile anglaise, tranche dorée, fleurie, jonc, la douz. 7.20  
Toile anglaise, tr. dorée, fleurie, 2 fermoirs, " 8.00

Paroissien Romain, in-32, (812 pages).

No. 33.

Basane propre, tranche marbrée, la douzaine, \$5.40  
Basane façonnée, tranche et ornements dorés, la douz., 8.00  
Bas. façonnée tr. et orn. dorés, fermoirs et coins, " 12.00

LIVRES ANGLAIS.

TREASURE OF PIOUS SOULS

DIFFERENT METHODS OF ATTAINING CHRISTIAN PERFECTION.

By a Priest of the Diocese of Montreal

Volume in-18 de 468 pages

Reliure anglaise, tranche marbrée, la douzaine, \$7.50  
" " " dorée, " 10.00  
" " " " " " 12.50

Reliure spéciale pour les récompenses.  
Percaline, ornements en or, tranche dorée, \$7.50  
" " " " " rouge, 6.00

LIFE OF MISS LEBER

Volume in-8 de 192 pages

PRIX A LA DOUZAINES :

Riche cartonnage, imitation de toile, tr. jaspée, \$3.00  
" " " " " dorée, 3.60  
Percaline, ornements en or, tranche jaspée, 4.00  
" " " " " dorée, 4.80

AVIS SPÉCIAL

A Messieurs les curés, les Commissaires d'Ecoles, et les Instituteurs qui, pour une raison ou pour une autre, n'ont pas le loisir de venir choisir eux-mêmes leurs livres de récompenses à Montréal, nous offrons les ouvrages suivants arrangés en lots de différentes quantités et de différents prix. Un coup d'œil jeté sur le tableau ci-après suffira pour en faire voir l'utilité. Il va sans dire que chacun aura pleine liberté de faire, dans le lot qu'il voudra se procurer, les changements qu'il désirera.

LOT No. 1 \$5.00

1/2 Douz. de Livres.....	2.00.....	1.00
1 do do .....	1.00.....	1.00
2 do do .....	75.....	1.50
2 do do .....	50.....	1.00
Images (environ 50).....		50

Formant en tout 110 prix \$5.00

LOT No. 2 \$10.00

1/2 Douz. de Livres.....	3.60.....	1.80
1/2 do do .....	2.50.....	1.25
1 do do .....	2.00.....	1.00
2 do do .....	1.00.....	2.00
2 do do .....	75.....	1.50
4 do do .....	50.....	2.00
Images (environ 50).....		45

Formant en tout 154 prix \$10.00

LOT No. 3 \$15.00

1/2 Douz. de Livres.....	5.00.....	2.50
1/2 do do .....	3.60.....	1.80
1 do do .....	2.50.....	1.25
1 do do .....	2.00.....	1.00
2 do do .....	1.00.....	2.00
2 do do .....	75.....	1.50
4 do do .....	50.....	2.00
Images (environ 60).....		70

Formant en tout 192 prix \$15.00

LOT No. 4 \$20.00

1 Douz. de Livres.....	3.60.....	3.60
1 do do .....	2.50.....	2.50
1 do do .....	2.00.....	2.00
5 do do .....	1.00.....	5.00
2 do do .....	75.....	1.50
3 do do .....	60.....	1.80
1 do do .....	50.....	1.50
2 do do .....	50.....	1.00
(environ 50 belles Images).....		80

Formant en tout 242 prix \$20.00

LOT No. 5 \$25.00

1/2 Douz. de Livres.....	5.00.....	2.50
1 do do .....	3.60.....	3.60
1 do do .....	2.50.....	2.50
2 do do .....	2.00.....	4.00
1 do do .....	1.80.....	1.80
3 do do .....	1.00.....	3.00
2 do do .....	75.....	1.50
5 do do .....	60.....	3.00
5 do do .....	50.....	2.50
environ 25 belles Images.....		60

Formant en tout 283 prix \$25.00

# LE PERE DENIS PETAU

## D'ORLEANS

### JÉSUITE

## SA VIE ET SES ŒUVRES

PAR

M. l'Abbé J. C. CHATELLAIN.

1 fort vol. in-8. Prix franco 81.55

## AVANT-PROPOS

Tous les écrivains catholiques n'ont qu'une voix pour dire que la Compagnie de Jésus fut manifestement suscitée de Dieu, comme un rempart contre le protestantisme au seizième siècle, et au dix-septième contre le jansénisme. Un des plus saints personnages du dix-septième siècle, M. Olier, qui vivait au commencement de la seconde hérésie, écrivait en parlant de l'époque encore toute récente, où le flot de la première, soulevé par Luther, avait rompu les digues : " En ce temps-là parut la Compagnie de Jésus, en Italie ; elle avait commencé dans l'Espagne, en saint Ignace, son fondateur ; elle s'était formée dans la France, en l'Université de Paris ; et ce fut à Rome, selon la promesse qui lui en avait été faite, qu'elle donna les premiers éclats de sa ferveur, de sa pénitence et de sa capacité pour prêcher la doctrine chrétienne à tous les peuples, et pour détruire les hérésies, ce qui est l'objet spécial de sa mission. " M. Olier ne voyait-il pas de ses yeux les Fils de saint Ignace à l'œuvre contre le protestantisme et le jansénisme ?

En dehors des catholiques, ceux-là même qui détestent trop les Jésuites pour les croire suscités de Dieu, s'accordent à reconnaître, en les maudissant, la grandeur de leur rôle et la puissance de leur action au sein des luttes dont il s'agit. Et comment nier cela ? Est-ce que, dans le langage reçu alors, on ne disait pas simplement, pour qualifier la seconde de ces luttes : *Jansénisme et Jésuites* ?

Eh bien, qu'on demande les noms des vaillants luttés de la Compagnie de Jésus dans ces deux formidables attaques contre l'Église ! Seuls les Jésuites et les érudits pourront répondre. Ces noms ne sont environnés d'aucune popularité, et, alors même qu'on s'occupe d'histoire, on les ignore à peu près absolument. On se contente, suivant qu'on pense bien ou mal, de mettre sur le pinacle ou de traîner dans la boue les membres de la Compagnie de Jésus en général ; il n'est pour ainsi dire question d'aucun membre en particulier.

Tous les Jésuites d'alors combattaient-ils donc avec le même talent et le même éclat ? De prime abord ce n'est pas supposable : il y a toujours eu et il y aura toujours des degrés dans la valeur et l'influence des hommes. Ou bien faut-il dire qu'ils se cachèrent si bien pour combattre, qu'ils étaient insaisissables, tout en remplissant un rôle immense ? Ce serait absurde. Les ennemis de la Compagnie de Jésus peuvent être assez naïfs, avec tout leur esprit, pour prétendre des choses comme cela ; mais quiconque a un peu de bon sens ne saurait les admettre.

Certains noms de Jésuites de ce temps-là sont toutefois fort connus ; ce sont ceux des aumôniers les plus marquants de nos rois. Étaient-ils donc les membres les plus éminents de la Compagnie, parce qu'ils étaient les plus en vue ? Ce serait une grande erreur de le croire, à l'exception du premier de tous, le célèbre aumônier de Henri IV. Il y avait des Jésuites de bien autre taille que les directeurs de consciences royales, et bien autrement dignes de l'histoire par leur talent, leur science, leur zèle, leurs luttes et leurs vertus. D'où vient qu'on ne parle pas de ceux-là ? D'où vient que les noms des champions les plus influents de la cause protestante ou janséniste sont présents à l'esprit de tous, tandis que ceux des plus vaillants fils de saint Ignace, combattant pour la cause de l'Église, sont ensevelis dans l'oubli ?

La question est d'autant plus curieuse que bon nombre de cardinaux, d'évêques, de prêtres et de religieux, en dehors des Jésuites, sont forts connus, surtout dans le monde ecclésiastique, pour leurs travaux, leur zèle et leurs succès, au milieu des luttes du seizième et du dix-septième siècle.

On dira peut-être : " Mais vous ne songez donc point au grand théologien Bellarmin, et au saint missionnaire François Régis ! " Oui, contre les Protestants. Et avec eux qui donc ? Qu'on mette de suite, sans recourir à sa bibliothèque, un seul grand nom de Jésuite, à côté de tant de noms jansénistes que tout le monde sait par cœur, à moins donc que ce soit celui de Bourlaloque qui était, comme on l'a dit, le roi des prédicateurs en même temps que le prédicateur des rois, mais qui ne s'occupa jamais de controverse, et qui n'avait que douze ans lorsqu'Antoine Arnault publia le plus célèbre de ses livres !

Est-ce que par hasard les Jésuites qui, de nos jours, gardent si fidèlement dans des vies admirablement écrites la mémoire de leurs Pères les plus en renom, ne songaient pas alors à ce culte de la grandeur et de l'illustration fraternelles ? Ils y songeaient certainement, mais pas de façon à laisser pour l'avenir des monuments durables à la gloire de ceux qui étaient morts en combattant les bons combats. Ils écrivaient leurs vies, mais ils les écrivaient pour eux-mêmes, beaucoup plus que pour le public, à part quelques rares excep-

tions, qui leur semblaient demander quelque chose de plus, parce que ceux dont il s'agissait avaient été élevés sur les autels, ou avaient vécu à l'ombre des trônes. Ces vies d'ailleurs étaient pour la plupart fort courtes, et ressemblaient plutôt aux tables de matières qui terminent un volume qu'aux pages qui doivent le composer. Par suite disparaissaient tout naturellement de la connaissance du public des noms que des actes éclatants ne mettaient plus en évidence. On parlait quelquefois encore de ceux que la mort avait enlevés au milieu de leurs œuvres fécondes, et puis c'était fini, ou à peu près fini : ils restaient dans la mémoire de la famille religieuse, ils ne restaient plus dans la mémoire de la famille naturelle, et, en dehors de ceux qui savent autre chose que ce qui fait du bruit, ils ne restaient point du tout dans la mémoire du public et de l'histoire.

Les écrivains d'alors n'avaient garde de suppléer à la modestie des Jésuites vis-à-vis de leurs Pères qui n'étaient plus. Est-ce que beaucoup d'entre eux n'étaient pas leurs ennemis, ennemis souvent ouverts et plus souvent encore cachés ? Ni le Parlement, ni la Sorbonne, ni l'Université, ni le clergé séculier, ni même les autres ordres religieux, n'étaient pressés de chanter les louanges des Jésuites, qui avaient cependant partout d'excellents amis : on les trouvait assez haut comme cela. Qu'on lise les écrits du temps, et l'on saura à quoi s'en tenir là-dessus ! Or, il ne reste du passé que ce qu'on en a jeté dans le public, et aussi, fort heureusement, ce qui, jeté dans une sorte de secret sur d'obscurs papiers, n'a pas péri dans la poussière des bibliothèques, et peut enfin se retrouver, quand on cherche bien, et qu'on a à cœur de ressusciter des morts de plusieurs siècles, en recueillant patiemment et à la fois leurs membres épars.

Bien des morts ont été ainsi ressuscités de nos jours. Si seulement les écrivains de talent, qui ont su fouiller dans les bibliothèques et interroger les vieux manuscrits pour en faire sortir des volumes à la gloire des Huguenots et de Port-Royal, avaient entrepris avec bonne foi et loyauté quelque travail analogue à la gloire de la Compagnie de Jésus ! Évidemment ce vœu que nous formulons n'a pas le sens commun. Écrire des pages pour l'exaltation des Jésuites : allons donc ! Leur cause ne méritait que des anathèmes, bien qu'ils aient été les vainqueurs. Honneur aux vaincus ! Honneur aux ennemis implacables du Pape et de l'Église ! On ne saurait trop écrire pour leur réhabilitation dans l'esprit public. Et n'ont-ils pas été, à travers deux siècles, les meilleurs pionniers de la Révolution, qui nous a émancipés en renversant le trône et l'autel, et qui par ses immortels principes nous a mis en possession de tous nos droits.

À défaut de ces écrivains libres-penseurs, dont le talent n'est pas contestable, mais dont les opinions le sont beaucoup trop, pourquoi nos écrivains catholiques, qui sont si nombreux et dont plusieurs sont si remarquables, n'ont-ils pas eu l'idée de faire revivre quelque une des grandes figures de la Compagnie de Jésus, au seizième ou au dix-septième siècle ? Que de belles vies ont été publiées de nos jours, vies que tout le monde a lues avec autant d'admiration que d'édification, et qu'il est superflu de citer, parce que les noms de leurs auteurs sont présents à tous les esprits ! Eh bien ! non, rien n'a été fait pour la Compagnie de Jésus, pas même pour son incomparable Fondateur, dont la vieille vie ne cadre évidemment plus avec ce qui se trouve présentement dans toutes les mains pour la gloire de tant d'autres saints. Aussi qui donc dans le public lit à l'heure qu'il est la vie de saint Ignace ?

Si on ne songe pas à élever au Fondateur de la Compagnie de Jésus un monument digne de lui, comment songer à écrire la vie de quelques-uns de ses disciples dont personne ne s'occupe plus, celle du Père Denis Petau par exemple ?

On ne s'occupe plus que d'une manière générale des Jésuites d'il y a deux ou trois cents ans, si illustres qu'ils puissent être en réalité, en dehors de ceux qui portent le titre de saints ; c'est un médiocre encouragement pour les écrivains qui peuvent être tentés d'entreprendre des vies particulières remontant à cette lointaine époque. Quel intérêt en effet le public pourra-t-il prendre à les lire ? Un autre obstacle plus grave encore peut-être : où ramasser les éléments de ces vies qui n'ont pour ainsi dire jamais été écrites ? Comment reconstruire toute une existence ? Comment retrouver tous les traits d'une physionomie ? Comment raconter des choses capables d'intéresser et de captiver ? Est-ce qu'on ne s'expose point à manquer de lecteurs, tout en rassemblant avec beaucoup de fatigue et de travail ce qui a pu échapper à l'oubli ? En voilà assez, croyons-nous, pour refroidir le plus beau zèle. Et vraiment il ne faut pas en vouloir aux écrivains qui reculent devant la tâche. N'est-il pas tout naturel qu'on regarde au succès ? Quel plaisir d'écrire au courant de la plume, lorsque les matériaux abondent, lorsque les narrations ont par elles-mêmes le plus grand intérêt, lorsque les personnages sont déjà

illustres aux regards de tous, lorsque surtout l'Église les a couronnés de cette popularité incomparable qui s'appelle la sainteté !

Il faut le dire : nos écrivains catholiques se sont surtout occupés de vies de saints. On ne saurait trop les en féliciter : quel meilleur choix pouvaient-ils faire ? Hasardons toutefois une remarque relative à ceux qui ont écrit sur le seizième et le dix-septième siècle. N'est-il pas vrai que, dans l'ensemble des résultats féconds qui ont découlé pour l'Église du concile de Trente, ils ont par-dessus tout fait ressortir l'influence de la sainteté ? Ils étaient dans leur sujet, et par suite il n'y a lieu à aucun étonnement. À Dieu ne plaise que nous nous inscrivions en faux contre leur manière de voir ! Ce n'est pas nous assurément qui voudrions placer une note discordante dans le concert qui existe là-dessus, et qui est si universellement répété dans toutes les vies, ou dans toutes les préfaces de vies de saints, qui touchent à cette époque, qu'il en est devenu banal. Encore ne faut-il pas confondre le renouvellement intérieur de l'Église avec ses victoires extérieures, si on peut appeler victoires ces luttes qui se terminent par la perte de la moitié de l'Europe devenue protestante. Est-ce la sainteté qui arrêta le torrent et l'empêcha de tout envahir ? Oui, sans doute, ce fut la sainteté, mais ce fut aussi et peut-être surtout la science, sans parler de la main de fer de Richelieu, qui n'était pas précisément une main de saint. Il faut en dire autant de la défaite du jansénisme en remplaçant le nom de Richelieu par celui de Louis XIV. Tout ce que nous voudrions faire remarquer consiste simplement en ceci : c'est que peut-être on n'a pas assez rendu hommage à la science de cette époque, en se laissant aller à l'enthousiasme de sa sainteté. Des noms de savants, dignes de l'histoire de l'Église et de la postérité à l'égal des noms de saints, bien qu'à d'autres points de vue, restent enfouis dans l'oubli, comme leurs œuvres dans la poussière des bibliothèques, tandis que des noms de femmes, qui ont eu le privilège de vivre dans un couvent à côté d'une sainte, sont devenus sous la plume éloquentes de l'historien des noms que tout le monde sait par cœur.

Une réflexion vient tout naturellement ici : " Pourquoi les Jésuites d'aujourd'hui ne travaillent-ils pas à ressusciter les Jésuites du seizième et dix-septième siècle ? S'ils ne se chargent pas de cette œuvre, qui donc s'en chargera ? La réflexion, ce semble, est fort juste, et pourtant elle ne l'est peut-être pas.

Qui peut douter de l'affection des Jésuites d'aujourd'hui pour les Jésuites d'autrefois ? Qui peut douter de leur désir de rendre hommage à tant d'hommes éminents, qui furent leurs modèles et qui, pour ceux qui les connaissent, sont leurs gloires ? Il n'ont pas épargné les volumes pour les Ravignan, les Pontlevoy, les Olivaint, les Milleriot, pour d'autres encore, et ils ont bien fait : il faut laisser aux âmes que ces saints religieux ont gagnés à Dieu, ou qu'ils ont conduites dans la voie de la perfection, le souvenir de ceux qui furent leurs pères, et il faut aussi que notre société aveugle sache ce que sont pour elle les Jésuites, qui, loin de travailler à la troubler et à la perdre, sont toujours prêts à dépenser et à donner leur vie pour elle en même temps que pour l'Église. Mais les Jésuites peuvent-ils aussi volontiers écrire la vie de leurs Pères d'autrefois que celle de leurs Pères d'aujourd'hui ? En réfléchissant quelque peu, on trouvera peut-être que non.

On accuse assez les Jésuites d'ambition, sans qu'ils s'avisent de jeter à la face de notre siècle le spectacle de leur grandeur des siècles passés, où ils étaient les aumôniers des rois, les prédicateurs de toutes les grandes chaires, les directeurs de tout le grand monde et les premiers éducateurs de la jeunesse. Il est vrai, ils pourraient dire bien haut qu'en même temps ils couraient à toutes les extrémités du globe, sur les vaisseaux de la France, pour implanter partout l'amour de leur patrie avec l'amour de l'Église ! *Les Jésuites sont des ambitieux* : on ne veut pas sortir de là. Eh bien ! soit. Leur ambition, c'est de travailler à la gloire de Dieu, au triomphe de l'Église et au salut des âmes. Quels reproches leur à-t-on pour avoir pu dans le passé satisfaire cette ambition sur une très large échelle ? Se prétendent-ils exempts de toute faute ? Il n'y a que les Anges et les Saints dans le ciel qui ne pèchent pas. Les ambitieux qui à l'heure qu'il est exploitent bien autrement la France que les aumôniers des rois d'autrefois, et qui crient à l'ambition de la Compagnie de Jésus en la mettant à la porte, devraient bien commencer par se laver les mains ! Les Jésuites ont eu raison de ne pas faire revivre de nos jours des souvenirs glorieux, que des esprits aveugles sont incapables de comprendre. Rien de Jésuite ne trouve grâce devant ces hommes-là : que serait-ce d'un Jésuite d'autrefois, fût-il un puits de science, un foyer de zèle et un héros de vertu, ressuscité par un Jésuite d'aujourd'hui ?

On peut croire aussi que les Jésuites d'aujourd'hui ont voulu respecter la manière d'agir des Jésuites d'autrefois, et qu'ils ont trouvé bon de laisser dormir dans leur sommeil d'humilité ceux dont personne n'a troublé le repos depuis plusieurs siècles, et qui, après la mort, comme pendant la vie, préféraient sans doute à l'éclat de la renommée la pratique du mot de l'Invitation : *Aimez à être inconnu et comploté pour rien* !

Avons-nous deviné au juste les motifs, si motifs il y a, du silence des Jésuites de nos jours sur leurs plus glorieux Pères du passé ? Nous ne savons. Mais ce que nous savons bien, c'est que l'un d'eux avait eu l'idée d'écrire quelque chose sur celui dont nous publions aujourd'hui la vie, et qu'il y a renoncé pour un motif ou pour un autre.

Un profane, quel qu'il soit, laïque ou prêtre séculier ne peut pas avoir les scrupules des Jésuites en cette matière, et le champ est complètement libre devant lui pour la louange, comme aussi pour le blâme. Il peut louer tout à son aise sans craindre de passer pour un panégyriste intéressé de la Compagnie de Jésus ; et il peut bla-

mier tout à son aise aussi, sans être arrêté par cette délicatesse élémentaire, qui défend de porter une atteinte quelconque, si juste qu'elle puisse être, à ses propres ancêtres.

C'est dire que le blâme se trouvera quelquefois dans ce volume au milieu de la louange. Les Jésuites, on peut en être sûr, ne nous le reprocheront pas. Ils sont de leur temps, aussi bien que nous, et peut-être mieux que nous, et ils n'ont pas besoin de leçon pour apprendre qu'ils ne peuvent plus être aujourd'hui ce qu'ils furent naguère. L'ombre du passé fait toujours peur à leurs ennemis, qui ne les connaissent point, et, sous prétexte d'envahissements imaginaires, on les dépouille d'une liberté qui leur appartient comme à tout le monde, et des bornes de laquelle ils ne songeaient pas à sortir. Ah ! c'est que, pour étendre le règne de Dieu et de son Fils Jésus-Christ, les Jésuites, comme l'Église, n'ont besoin que de la liberté qui appartient à tout le monde. Et on leur refuse cette liberté, comme on la refuse de plus en plus chaque jour à l'Église, parce qu'on ne veut plus, ni de Dieu, ni de Jésus-Christ.

Comment avons-nous été amené à écrire la vie de Denis Petau, qui fut en France, dans la première moitié du dix-septième siècle, l'un des plus vaillants luttés de la Compagnie de Jésus contre le protestantisme et le jansénisme, en même temps que l'un des plus illustres savants de son époque, sinon le plus illustre de tous, aussi bien par l'universalité de son érudition et de ses aptitudes, que par la lucidité et la puissance de son esprit, et par la fécondité multiple de ses œuvres ?

Avons-nous été pris de l'idée de chanter des louanges à la gloire des Jésuites ? Non. Personne plus que nous ne les admire et ne les aime, mais nous ne doutons pas que nos louanges soient le dernier de leurs soucis. Nous n'avons jamais eu d'ailleurs aucuns rapports intimes avec eux, et à peine connaissons-nous de très loin quelques-uns d'entre eux.

Avons-nous été ému du silence et de l'oubli qui environnent la mémoire de leurs plus illustres Pères du passé, et nous sommes-nous cru la vocation de commencer à combler le vide, en faisant un premier ouvrage, qui peut-être en appellerait d'autres, et qui serait le point de départ d'une justice de l'histoire à la hauteur des services rendus et des mérites acquis ? Pas le moins du monde. Nous n'avons jamais pensé à tout cela, et même, pour être franc d'une façon complète, nous ne nous en étions jamais guère aperçus.

Avons-nous donc entrepris un beau projet cet ouvrage pour avoir, comme tant d'autres, le plaisir de nous dire à nous-même, bien content : *J'ai fait un livre* ? Pas davantage.

Voici en quelques simples mots l'histoire du volume que nous publions.

Nous venions d'arriver d'Amérique en France, il y a trois ans, et nous nous trouvions pour quelques mois à Paris, avant de retourner sur les bords du Mississippi à des travaux qui, pour être deux au missionnaire, n'en sont pas moins rudes sous le soleil dévorant de la Louisiane. Qui ne connaît à Paris cette longue file de bouquinistes, dont les établissements en plein air s'étendent sur les bords de la Seine, depuis le pont qui aboutissant naguère aux Tuileries jusqu'au pont de Notre-Dame ? Et qui n'a été là bouquinier quel-ques-uns, interrogeant cinquante mille volumes pour en trouver un à son goût et à son usage ? Nous sommes de ceux qui bouquinier volontiers, pour avoir en par hasard quelques bonnes fortunes, à la suite desquelles on garde une espérance que d'innombrables déceptions ne parviennent pas à détruire. Et puis bouquinier est un repos en même temps qu'une occupation. Pour nous reposer donc, à la suite de grosses fatigues, et pour nous occuper en nous reposant, nous bouquinions. Heureuse trouvaille tout à coup, au milieu d'ailleurs volumes où la postérité avait pu depuis des années et des années s'incruster tout à son aise : *La vie de Denis Petau d'Orléans* ! À défaut de compatriotes et d'amis vivants on est heureux de sentir la main d'un compatriote et d'un ami mort : c'est ce que nous finies avec un empressement que nous n'avons pas oublié. Nous ne pouvions pas laisser dans l'abandon, au milieu de l'indifférence de tous et peut-être du mépris de beaucoup, ce compatriote et cet ami ; ce fut une véritable passion, notre cœur, et une immense dépense pour notre bourse de l'année avec nous. Pendant tous les soirs qui suivirent, nous nous entendîmes si bien et nous conversâmes si cordialement et si amicalement ensemble, que nous ne pouvions plus nous quitter, et qu'en effet nous ne nous sommes pas quittés depuis. La conversation était bonne, consolante, rafraîchissante ; car le volume dont il s'agit était rien autre chose que les *Parvies de David traduits des Septante et de l'hébreu en latin et mis en vers grecs par le Père Denis Petau*. Notre compatriote et ami nous suivit peu après en Amérique, tant la liaison de part et d'autre était devenue intime ; il nous accompagna dans toutes nos missions, sur les bords des grands fleuves aussi bien qu'au milieu des forêts, dans l'humble évangélisation des Noirs à la campagne comme dans les solennelles prédications aux Blancs dans les grandes villes, et, après six mois de travaux courageusement supportés ensemble, il revint avec nous en France il y a deux ans, beaucoup moins fatigué que nous malgré son grand âge, qui date de l'année 1631, où il fut mis au jour à Paris, tout Orléanais qu'il était, chez *Sébastien Cranoisy, typographe du Roi, rue Saint-Jacques, à l'enseigne des deux cigognes, avec privilège du Roi*, bien entendu.

Nous n'avons point songé jusque-là à écrire la vie du Père Denis Petau ; c'était simplement un ami du cœur que nous chérissions sans avoir la pensée de le glorifier.

Notre amour des bouquins nous fit bouquinier de nouveau à notre retour à Paris, et chose singulière, un des premiers livres qui s'offrit à nos regards, non plus cette fois sur les Parapets de la Seine, mais à la vitrine d'un libraire du quai, fut un bel in-octavo, ouvert à la première page, et montrant sur ses deux premiers feuillets un

double portrait du Père Denis Petau. Inutile de dire que le volume n'était pas plus tôt vu qu'il était acheté, bien que cette fois il coûtât fort cher : c'était le *Rationnaire* ou *Annales des temps*. L'appétit vient en mangeant, personne n'ignore cela, et par conséquent tous nos lecteurs devinent la fin de notre histoire. Nous voulions savoir à quoi nous en tenir sur les œuvres complètes du Père Petau et sur le Père Petau lui-même, et, grâce au bienveillant accueil de Messieurs les Conservateurs de la Bibliothèque Mazarine, nous eûmes bientôt toute satisfaction à ce sujet, satisfaction telle que nous nous demandâmes comment il était possible qu'on n'eût pas encore écrit au moins un volume à la gloire d'un si grand homme. C'est alors que nous vîmes l'idée d'écrire ce volume.

Nous sommes parvenu, à force de recherches et de ténacité, à déterrer du fond des librairies anciennes de Paris tous les ouvrages du Père Petau, qu'on ne trouve guère que dans les bibliothèques publiques, et nous avons vécu depuis au milieu d'eux, et pour ainsi dire d'eux, jus'aujourd'hui où s'achève ce travail.

L'excellente notice du Père Oudin sur le Père Petau, notice qui se trouve dans les *Mémoires littéraires* du Père Nicéron, a servi comme de charpente à notre ouvrage : nous avons rangé à l'entour toutes nos recherches, et nous l'avons pour ainsi dire suivie pas à pas, les œuvres du Père Petau à la main, pour ressusciter selon nos forces, dans la mesure possible, une des plus grandes figures de la Compagnie de Jésus et une des premières gloires d'Orléans, en même temps qu'un des plus illustres savants de la France et un des plus vaillants champions de l'Eglise.

Ce volume nous a coûté deux années de travail, et finalement il a dû malgré tout être écrit à la hâte. Qu'on songe à l'étude de plus de trente

volumes, dont au moins dix in-folio, à peu près tous en latin ou en grec, sans parler de beaucoup d'autres lectures absolument nécessaires ! Qu'on songe aussi qu'il nous a fallu traduire presque toutes les citations que nous avons faites ! La rapidité de la réaction, qui laissera sans doute à désirer pour l'élégance, y gagnera au moins en spontanéité.

On nous dira peut-être : " Pourquoi vous écriant tant hâte ? " La réponse est bien simple : c'est que dans quelques jours nous retournerons en Amérique, afin d'y continuer le peu de bien que nous y avons commencé. Est-il prudent, quand on va si loin, de laisser quelque chose sur le métier ? La mer n'a-t-elle pas des abîmes ? Ne risque-t-on rien en courant à toute vapeur à travers des milliers de lieues ? Et ne peut-on être surpris par la mort en naviguant sur les grands fleuves, ou en traversant les immenses forêts ? Dieu sait ce qui arrivera de nous : nous confions bien tranquillement notre vie, comme tout le reste, aux mains de sa Providence, qui ne nous a jamais fait défaut.

Avant de partir, qu'il nous soit permis d'offrir notre ouvrage, sinon à la Compagnie de Jésus, du moins aux Orléanais en général, et en particulier aux érudits Orléanais, qui sont fort nombreux ! S'ils font mauvais accueil à l'auteur, ils ne pourront manquer, croyons-nous, de faire bon accueil au Père Petau. C'est tout ce que nous voulons. L'illustre Jésuite dont nous publions la vie, écrivait en jetant dans le public un de ses ouvrages : *Que l'on le prenne comme on voudra, il ne m'importe pas beaucoup !*

Terminons cet avant-propos en disant qu'une Autorité, qui est pour nous après Dieu la première de toutes, a daigné nous écrire : *Il n'y a pas à hésiter, il faut publier votre travail.*

# LA PRÉSENCE RÉELLE

PAR

Mgr de SÉGUR.

1 volume in-18 de 138 pages.....Prix franco 13 cts.

IX

COMMENT LE DOGME DE LA PRÉSENCE RÉELLE EST CLAI-REMENT ENSEIGNÉ DANS L'ÉVANGILE.

Un an environ avant sa Passion, Notre-Seigneur parlant, à Capharnaüm, à une grande multitude de Juifs qu'il venait de rendre témoins de plusieurs miracles éclatants, leur adressa ces paroles " En vérité, je vous le déclare : Celui qui croit en moi a la vie éternelle. Je suis le Pain vivant descendu du ciel. Celui qui mange de ce Pain vivra éternellement ; et le pain que je vous donnerai, c'est ma Chair pour la vie du monde."

Notez bien ces paroles : Jésus-Christ ne donne pas encore ce Pain vivant, ce Pain qui sera sa Chair ; il ne fait que le promettre. Il le donnera au Cénacle, comme nous le verrons tout à l'heure. Les Juifs et les Pharisiens se mettent à murmurer. Ils se disent entre eux : " Comment cela peut-il se faire ? Comment celui-ci peut-il nous donner sa Chair à manger ? " C'est précisément ce que disent encore aujourd'hui les protestants, les blasphemateurs de toutes les nuances.

Le Fils de Dieu, dont la parole est la vérité même, répond aux uns comme aux autres, en affirmant de nouveau et de la manière la plus formelle ce qu'il vient de dire : " En vérité, en vérité, je vous le déclare : si vous ne mangez la Chair du Fils de l'homme et si vous ne buvez son Sang, vous n'aurez point la vie en vous."

" Celui qui mange ma Chair et qui boit mon Sang a la vie éternelle ; et moi, même je le ressusciterai au dernier jour."

" Ma Chair est véritablement une nourriture, et mon Sang est véritablement un breuvage. Celui qui mange ma Chair et boit mon Sang demeure en moi, et moi je demeure en lui."

Est-il possible, je vous le demande, de parler plus clairement ? Était-il possible à Jésus-Christ d'exprimer en termes plus formels la réalité de la présence de son Corps et de son Sang dans le Pain vivant qu'il promettait à ses disciples ?

Eh bien, à la Sainte-Cène, quand vint le moment de réaliser sa miséricordieuse promesse, le Sauveur trouva le moyen de parler, s'il se peut, plus explicitement encore. Prenant le pain entre ses mains divines, il le présente à ses Apôtres et leur dit : " Prenez et mangez-en tous, car ceci est mon Corps." Puis, il leur présente le calice, en disant : " Prenez et buvez-en tous, car ceci est le calice de mon Sang."

Écoutez bien : Ceci, c'est-à-dire ce que je vous présente et qui paraît être du pain, c'est mon Corps. Ceci, c'est-à-dire ce qui paraît être du vin, c'est mon Sang, c'est le calice de mon Sang.

C'est mon Corps, c'est mon Sang : non pas la figure ou le symbole de mon Corps et de mon Sang ; mais mon Corps lui-même, mon Sang lui-même, la substance de mon Corps et de mon Sang, la réalité de mon Corps et de mon Sang.

La clarté de ces paroles de Notre-Seigneur Jésus-Christ est vraiment étonnante pour les protestants et, en général, pour tous ceux qui ne veulent pas croire à la présence réelle. Elle déjoue toutes les ruses des hérétiques : c'est comme une main de fer qui empoigne le serpent de la chicane et l'étouffe sans miséricorde. Depuis trois siècles les protestants se débattaient vainement contre l'évidence, et si le soleil de la vérité ne les pénètre par de part en part, c'est qu'ils ferment les yeux, c'est qu'ils ne veulent pas voir. Les préjugés de l'ignorance peuvent seuls les excuser.

X

NOTRE-SEIGNEUR LUTHER ET CALVIN.

En Allemagne, au moment où Luther et Calvin levaient impudemment l'étendard de la révolte contre le dogme de la présence réelle, on composa contre leurs innovations une gravure qui eut un grand succès, parce qu'elle s'adressait à la bonne foi et au bon sens public.

Cette gravure représentait, au milieu, Notre-Seigneur Jésus-Christ, tenant l'Eucharistie entre ses mains sacrées et on lisait au-dessus la parole du Cénacle : Ceci est mon Corps. — A droite du Sauveur, on voyait Luther, présentant aussi l'Eucharistie ; et au-dessous étaient écrites ces paroles qui résumant la doctrine luthérienne sur l'Eucharistie : Ceci est du pain et mon Corps. mon Corps dans du pain. — A gauche, Calvin, dans la même posture, présentait le sacrement ; et on lisait au-dessous : Ceci n'est pas mon Corps ; mais simplement la figure de mon Corps.

L'auteur avait écrit en grosses lettres, au bas de la gravure : *Lequel des trois a raison ?*

L'Eglise catholique a toujours dit, et dira toujours comme Notre-Seigneur, et avec Notre-Seigneur : L'Eucharistie est le Corps véritable de Jésus-Christ, réellement et substantiellement présent sous l'apparence du pain. Elle a raison : seule, elle a raison : les hérétiques, quels qu'ils soient, ont tous tort ; tous, ils blasphèment la vérité ; tous, ils mentent à l'Évangile.

Quand un libérin ou un mécréant vient à vous dire : " Jésus-Christ n'est pas dans l'Eucharistie ; c'est impossible ; c'est absurde ; je n'y crois pas," etc. : rappelez-vous simplement l'oracle du Fils de Dieu : " Ceci est mon Corps," et demandez-vous auquel des deux il vaut mieux croire.

XI

COMMENT, DÈS L'ORIGINE DU CHRISTIANISME, L'ÉGLISE A CRU, COMME AUJOURD'HUI, A LA PRÉSENCE RÉELLE.

La sainte Eucharistie, qui n'est autre chose que Jésus-Christ toujours présent au milieu de ses disciples, a été regardée (et c'était tout simple), dès le temps des Apôtres, comme le centre et le cœur de la Religion. Les premiers chrétiens communiaient tous les jours, et l'Apôtre saint Paul, leur reprochant quelques négligences à cet égard, rappelait en termes très-explicites que le Pain eucharistique est le Corps même du Seigneur. Voici ce qu'il écrivait aux fidèles de Corinthe : " La veille même de sa Passion, le Seigneur Jésus prit le pain, le rompit et le donna à ses disciples en disant : " Prenez et mangez, car ceci est mon Corps " qui sera livré pour vous, de même, le calice " Prenez et buvez ; car ce calice est l'alliance nouvelle en mon Sang... C'est pourquoi, qui conque mangera ce Pain ou boira le calice du Seigneur indignement, profanera le Corps et le Sang du Seigneur. Celui qui mange ce Pain et boit ce calice indignement, mange et boit sa condamnation ; car il profane le Corps du Seigneur ?"

Et dans un autre endroit, saint Paul dit encore : " Le calice de bénédiction que nous consacrons, n'est-ce point la communion du Sang du Christ ? Et le pain que nous rompons, n'est-ce point la communion du Corps du Seigneur ?"

L'Apôtre saint Pierre est, tout le monde le sait, l'auteur des principales prières du Canon de la Messe : or, cette antique prière renferme plusieurs passages qui manifestent hautement la foi à la présence réelle ; entre autres celui-ci, qui précède immédiatement la consécration : " Recevez, ô Seigneur, cette oblation, afin qu'elle devienne pour nous le Corps et le Sang de votre Fils bien-aimé, Jésus-Christ Notre-Seigneur." Et cet autre qui la suit de près. " Nous vous supplions, Seigneur, de daigner nous remplir de toutes sortes de grâces et de bénédictions, nous tous qui allons participer à cet autel et recevoir le très-saint Corps et le Sang de votre Fils."

Dans les Actes du martyre de l'Apôtre saint André, frère aîné de saint Pierre, le glorieux martyr dit à son juge : " Chaque jour j'offre au Dieu tout-puissant, non le sang des boucs, non la chair des taureaux, mais l'agneau sans tache dont la Chair sert de nourriture, et dont le Sang sert de breuvage à tous les fidèles... C'est vraiment le Christ qui est offert en sacrifice ; c'est vraiment le Corps du Christ qui est donné en nourriture à son peuple ; et c'est son Sang qu'il donne à boire."

Est-ce clair ? Est-il possible d'exprimer plus formellement la présence réelle du Corps et du Sang de Jésus-Christ dans l'Eucharistie ? C'est ici pour tous une question de bonne foi.

Dans les plus antiques catacombes de Rome, dont plusieurs remontent au temps même de saint Pierre, on retrouve des peintures et des monuments qui attestent d'une manière non moins évidente la foi des premiers chrétiens à la présence réelle.

Ainsi, dans la catacombe des saints martyrs Nérée et Achillée, commencée sous l'empereur Domitien, on voit encore, dans une chapelle qui avait renfermé le corps de plusieurs martyrs, une peinture qui exprime admirablement ce beau mystère de notre foi. Sur un calice rempli de vin, est posé un pain de la forme des pains sacrés, et ce calice ainsi que le pain, repose sur un poisson. Or, tous les savants, soit protestants, soit catholiques, s'accordent à dire que, durant les persécutions, les chrétiens, pour éviter d'être découverts, avaient pris la figure du poisson comme symbole de Jésus-Christ ; en grec, en effet, les cinq lettres du mot qui signifie poisson, forment les initiales de ces paroles : Jésus-Christ, Fils de Dieu Sauveur. — Cette peinture signifie donc que le pain et le vin du calice sont une seule et même chose avec Jésus-Christ, Fils de Dieu, Sauveur.

Dans cette même catacombe, à côté de la première peinture, il y en a une autre plus expressive encore : c'est un prêtre, en habits sacrés, debout devant un autel, et consacrant le pain et le vin, posés de même sur le poisson mystérieux. A côté, se voit une femme en adoration. — Notons que la catacombe des saints Nérée et Achillée remonte à l'année 85 ou 86 de l'ère chrétienne, quelques années à peine après le martyre de saint Pierre et de saint Paul, et à cette même persécution où l'Apôtre saint Jean fut jeté dans une chaudière d'huile bouillante, à Rome, devant la porte Latine.

Dans un autre catacombe, celle de saint Calixte, on voit la Sainte-Cène peinte à côté de l'autel principal ; et là, comme toujours, le pain est uni au poisson symbolique.

Enfin, on a trouvé, dans les catacombes les plus anciennes, des calices de verre, au fond desquels étaient représentés, en traits d'or, d'un côté la Cène, et de l'autre les noces de Cana, où l'eau fut changée en vin : expression frappante du mystère eucharistique, où le pain et le vin sont changés au Corps et au Sang du Seigneur, comme à Cana l'eau a été changée en vin.

## LE DELUGE BIBLIQUE

DEVANT

La Foi, l'Écriture et la Science

PAR

M. l'abbé Al. Motais

PROFESSEUR D'ÉCRITURE SAINTES ET D'HÉBREU AU GRAND SÉMINAIRE DE RENNES.

1 volume in-8..... Prix franco \$1.75

## DU BON LANGAGE

ET

Des locutions à éviter

PAR

MME LA CTESSE DROHOJOWSKA

1 volume in-12..... Prix franco 40cts.

## QUESTIONS CONTROVERSÉES

DE

L'HISTOIRE ET DE LA SCIENCE

3 volumes in-12..... Prix franco \$1.50.

## THEOLOGIA MORALIS

AUCTORE

Augustino Lehmkuhl

SOCIETATIS JESU SACERDOTE

1 fort volume in-8..... Prix franco \$3 00

## SAINTE CATHERINE

VIERGE ET MARTYRE

PAR

Le Rév. P. VANDERSPEETEN, S. J.

1 volume in-12..... Prix franco 20cts.

## LÉGENDES DU NORD-OUEST

PAR

**M. DUGAST, Ptre.***De l'archevêché de Saint-Boniface.*

1 VOLUME IN-8 ..... PRIX FRANCO 25cts.

## BATAILLE DE 67 MÉTIS CONTRE 2000 SIOUX, EN 1851.

Si quelque jour un écrivain sans préjugés de race, entreprend d'écrire l'histoire du Nord-Ouest, il lui sera facile de recueillir de la tradition mainte action généreuse ou hardie, qui prouve que le sang français conserve sa vaillance jusque sous les climats glacés du Nord.

Quand les vastes prairies de l'Ouest, qui se peuplent aujourd'hui avec une rapidité qui tient du prodige, n'étaient encore que d'immenses déserts où l'indien seul plantait sa tente, et où le blanc ne pénétrait que pour chasser les animaux sauvages, la guerre entre les nombreuses tribus indiennes était plus fréquente que la paix. Pour les sauvages la guerre était comme un état normal; on aurait dit qu'ils ne vivaient que pour se battre. Ils passaient une moitié de leur vie à combiner des plans d'attaque, et l'autre à les exécuter. Généralement, ces guerres se faisaient entre sauvages; cependant les blancs n'étaient pas toujours à l'abri de tout danger; et, plus d'une fois, ils ont eu à opposer de vigoureuses résistances aux attaques de ces terribles enfants du désert.

Dans ces contrées sauvages, la renommée n'est pas allée porter bien loin le bruit de ces combats; cependant il est certain qu'il n'a manqué à plusieurs d'entre eux qu'un théâtre plus illustre pour mériter d'être enregistrés dans l'histoire et de passer avec honneur à la postérité.

Voici le récit détaillé d'un de ces combats, où soixante-et-sept Métis luttèrent pendant trois jours, avec un courage héroïque, contre deux mille cavaliers Sioux, qui les tenaient enfermés dans un petit campement.

Sa Grangeur Mgr Lafèche, l'illustre évêque des Trois-Rivières, alors missionnaire à la Rivière-Rouge, accompagnait les chasseurs métis à la prairie; il se trouva lui-même dans le petit camp des assiégés durant ces deux terribles journées. La bataille eut lieu le 13 et le 14 juillet 1851, au pied des buttes de Grand Coteau, dans le Dakota.

Le 15 juin de l'année 1851, époque ordinaire du départ pour la chasse au buffle, un parti de chasseurs laissait la mission du Cheval Blanc (Saint-François-Xavier) et se mettait en route pour la prairie.

Après quatre jours de marche, ce parti rejoignait les camps de Saint-Boniface et de Pembina, et partait avec les chasseurs de ces deux derniers camps. Le nombre des cavaliers s'élevait à trois cent quatre-vingt-cinq. C'était autant qu'il en fallait pour tenir en respect toute tribu ennemie qui aurait eu l'intention de les attaquer; mais, d'un autre côté, c'était plus de monde qu'il en fallait pour chasser avec avantage. Après avoir tenu conseil on résolut de se séparer. Le plus grand nombre pourtant était d'opinion qu'il était dangereux de s'aventurer trop loin sur le terrain des Sioux et que ce serait une imprudence d'y marcher par petits camps.

Tous les chasseurs savaient que ces sauvages avaient passé l'hiver précédent à se préparer à la guerre et qu'ils n'attendaient qu'une occasion favorable pour faire un coup.

Après avoir pesé toutes les raisons qui pouvaient les rassurer, soixante-et-sept cavaliers consentirent à se séparer de la grande bande; et tous les autres, au nombre de trois cent dix-huit, restèrent unis, et se dirigèrent vers un endroit appelé la maison du chien. En prenant cette direction ils s'éloignaient un peu des terres des Sioux.

Pour rassurer leurs compagnons, dont le petit nombre pouvait assurément leur inspirer de sérieuses inquiétudes, ils leur promirent de voler à leur secours dès qu'ils apprendraient l'approche de l'ennemi.

Les deux camps se mirent en marche, chacun dans sa direction.

A peine s'étaient-ils séparés que déjà les cavaliers du grand camp donnaient la chasse à un parti de Sioux qu'ils découvraient dans les environs. Ils avaient décidé de ne pas les souffrir autour d'eux.

La nouvelle de cette rencontre fut immédiatement portée aux cavaliers du petit camp, afin de les faire redoubler de vigilance.

Les jours suivants, la marche se continua sans accidents pour ces derniers: jusqu'à l'endroit appelé le Grand Coteau, place bien connue de tous les chasseurs. Les soixante-et-sept cavaliers arrivèrent à cet endroit le 12 juillet au soir, un samedi.

Au moment de camper, après avoir gravi la première hauteur des buttes des coteaux, les éclaireurs envoyés en avant signalèrent la découverte d'un grand camp. La distance ne permettait pas de distinguer si c'était des amis ou des ennemis.

Le chef cependant ordonna d'aller choisir l'endroit le plus avantageux pour se défendre en cas d'attaque, et, en même temps, cinq cavaliers, armés d'une longue-vue, s'avancèrent pour reconnaître le camp voisin. En usant de prudence, il eut été très facile d'accomplir cette mission sans être vus. Malheureusement ce n'était pas la vertu favorite des chasseurs métis. Ils allèrent donc imprudemment se placer sur le haut d'une butte, de façon que les sauvages, avec leur vue exercée, ne pouvaient manquer de les apercevoir. Avec leur longue-vue les métis reconnurent facilement que le camp voisin était un camp de Sioux et de plus que ce camp était extrêmement nombreux.

Le simple bon sens aurait dû leur conseiller de revenir immédiatement porter cette nouvelle à leurs camarades qui attendaient avec anxiété à quelques milles plus bas. Cependant ils firent tout le contraire; sans prendre le temps de réfléchir ni

de consulter personne, comme s'il n'y avait eu aucun danger à redouter, ils poussèrent leurs chevaux vers les Sioux avec la plus grande insouciance.

Quand ces derniers virent s'approcher les chasseurs métis, ils allèrent à leur rencontre au nombre d'une vingtaine sans témoigner aucun signe d'hostilité.

Ils étaient tous à cheval. Envoyant la confiance avec laquelle les cinq chasseurs s'approchaient, les sauvages comprirent qu'il leur serait facile de les faire prisonniers sans combat. Ils prirent leur temps pour cela. Dès qu'ils furent auprès d'eux, ils les entourèrent et leur déclarèrent qu'ils allaient les mener à leur camp. Les Métis comprirent alors qu'ils s'étaient jetés imprudemment dans un piège et qu'ils avaient affaire à des ennemis qui venaient leur faire la guerre.

La résistance n'était pas facile. Il était un peu trop tard pour leur conseil. Il ne leur restait qu'un moyen pour s'échapper, c'était de faire bonne contenance, d'user de ruse. A peine étaient-ils en marche vers le camp des Sioux que deux métis en effet, trompant la vigilance de leurs ennemis, firent tourner bride à leurs chevaux et parvinrent, non sans danger, à rejoindre le camp des chasseurs. Les trois qui restèrent prisonniers étaient: McGillis, Whiteford et Malaterre.

Grande fut l'inquiétude des métis en apprenant l'absence de leurs trois compagnons. Il n'y avait plus à en douter, les Sioux venaient pour combattre.

Pour essayer de donner le change sur leurs desseins pervers, les Sioux commencèrent par rassurer les métis sur le sort de leurs compagnons prisonniers, les assurant qu'ils n'ont rien à redouter de leur part et qu'ils sont très bien traités dans le camp. Ils leur promirent de plus que dès le lendemain, ils seraient renvoyés en liberté. Ils étaient un peu leur pauvreté comme pour exciter la pitié des

blancs, puis ils repartirent en disant que le lendemain ils viendraient en petit nombre pour se conformer au désir des métis.

Ceux-ci ne se firent pas illusion sur leur position et à tout événement, ils résolurent de ne recevoir les Sioux qu'au bout du fusil. Comme il n'y avait rien à faire pour sauver les prisonniers, ils pensèrent qu'il valait mieux les sacrifier que d'exposer tout le camp à être massacré.

Ils passèrent toute la nuit à fortifier leur camp, afin de se mettre le plus possible à l'abri des balles. Les charrettes furent rangées en cercle, et placées debout avec des perches posées dans les roues pour les fixer les unes aux autres. Pour mettre à l'abri du danger les femmes et les enfants, on creusa des trous en terre à l'intérieur du camp, et les chasseurs élevèrent au dehors des redoutes pour se protéger contre le feu de l'ennemi, et l'empêcher d'arriver trop près des charrettes.

Pendant toute la nuit, des sentinelles montèrent la garde autour de ces petites fortifications.

A la tombée du jour, deux cavaliers avaient été dépêchés vers les chasseurs du grand camp pour leur faire connaître la position critique où se trouvaient leurs frères et pour leur demander un prompt secours.

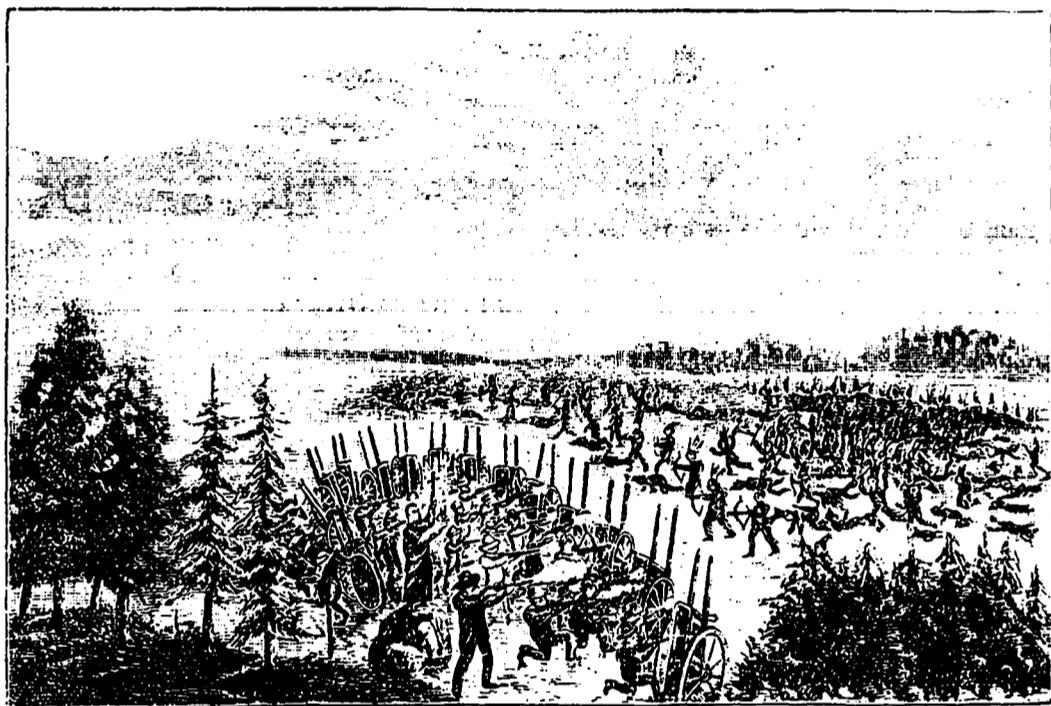
Le lendemain, 13 juillet, jour du dimanche, des éclaireurs aperçoivent les Sioux qui se mettent en marche; mais ce ne sont plus quelques cavaliers comme la veille, qui viennent pour recevoir des présents; c'est une masse mouvante qui s'approche, c'est toute une armée de guerriers qui vient au combat.

Arrivés à un chemin, ils font halte; une trentaine de cavaliers partent en même temps du camp métis pour venir à leur rencontre. A peine sont-ils en route qu'un des trois prisonniers, McGillis, s'échappe du milieu des Sioux et s'élança de toute la vitesse de son coursier vers les siens: "Ah! mes chers amis, dit-il en arrivant auprès d'eux, nous n'avons pas de vie à espérer; vous n'avez pas besoin de rire de ma frayeur. C'est la mort qui vous attend; nous avons affaire à deux mille Sioux; ils m'ont déclaré qu'ils voulaient rentrer dans votre camp et vous massacrer tous. Ce langage n'avait rien de bien rassurant, cependant les cavaliers métis ne se laissèrent pas trop effrayer; ils abordèrent hardiment les plus avancés des guerriers sioux, et, après leur avoir fait quelques petits présents, ils les engagèrent à rebrousser chemin, mais ce n'était pas du tout ce que ces barbares avaient décidé dans leur conseil; ils se sentaient forts de leur nombre, et l'idée d'un pillage et d'un massacre sans danger pour eux, leur souriait trop pour en laisser échapper l'occasion; aussi firent-ils mine de ne pas comprendre l'avertissement des Métis et continuèrent à s'avancer quand même.

Les trente cavaliers métis comprennent alors que le seul parti qui leur reste est de fuir à toute bride vers leurs compagnons et de se préparer au combat. Les Sioux avec lesquels ils viennent de parler, au lieu d'attendre le gros de l'armée, s'élancent aussi vers le camp pour tâcher d'en forcer l'entrée. M. Lafèche avait passé la nuit à entendre les confessions de ses enfants et à les préparer à la mort, s'il fallait mourir. Tous s'y attendaient, car ils n'espéraient pas pouvoir résister à un pareil nombre. M. Lafèche, revêtu de son surplis et de son étole, leur adressa quelques paroles pour les encourager à se défendre et à vendre au moins chèrement leur vie.

"Courage, mes bons amis, leur disait-il, courage; vous voyez que vos ennemis sont nombreux, mais vous savez aussi combien ils sont lâches.

"Souvenez-vous que le bon Dieu est de votre côté et que vous avez dans le ciel un père qui voit combien est injuste l'attaque de ces barbares contre vous. Battez-vous courageusement; c'est Dieu qui vous commande de défendre vos femmes et vos enfants et de protéger leur vie. Mourez s'il le faut, mais mourez en braves."



Courage, mes bons amis, leur dit M. Lafèche, courage; souvenez-vous que le bon Dieu est de notre côté; battez-vous courageusement et mourez, s'il le faut, mais mourez en braves.

En même temps il leur fit promettre un jour de jeûne et trois grand-messes si Dieu leur conservait la vie. Rassurés par les paroles du missionnaire, les Métis attendaient de pied ferme leurs redoutables ennemis.

Des hauteurs des buttes où ils s'étaient campés la veille, les Sioux continuaient à s'avancer vers le camp métis. Confiants dans leur nombre, ils se flattaient d'une facile victoire; ils étaient loin de soupçonner qu'une poignée d'hommes cachés derrière le misérable rempart de quelques charrettes allaient les tenir en échec et finalement les mettre en déroute, après avoir fait mordre la poussière à l'élite de leurs guerriers.

Ils étaient si sûrs de la victoire, qu'ils conduisaient avec eux des charrettes pour remporter le butin qu'ils comptaient faire dans le camp métis. Quand les chasseurs les virent arrivés à une bonne portée de fusil du camp, ils leur signifièrent de retourner sur leurs pas; mais, au lieu de tourner bride, les plus avancés lancent leurs chevaux, pour renverser les charrettes et forcer l'entrée du retranchement. Il n'y avait plus de temps à perdre, une première décharge, faite avec précision et à bout portant, envoya rouler sur l'herbe les téméraires et oblige les autres à retraiter pour attendre le gros de la bande.

Pendant ce temps-là, un des prisonniers, Whiteford, qui se trouvait en arrière des Sioux, entendant les premiers coups de feu, comprit que c'en était fait de lui s'il ne tentait un suprême effort pour reconquérir sa liberté. On l'avait confié à la garde d'un Américain qui vivait avec les sauvages. Il paraît que ce dernier eut pitié de Whiteford et voulut lui donner une chance de s'échapper. "Si tu as un bon cheval, lui dit-il en anglais, lâche-le à toute bride et sauve-toi; je ferai semblant de tirer sur toi pour n'avoir pas l'air de trahir les Sioux. Peut-être réussiras-tu à rejoindre tes amis." Whiteford ne se fit pas répéter deux fois l'invitation. Il savait que son cheval était le meilleur coureur de la prairie, et que pour un espace de quelques milles, pas un Sioux ne l'approcherait. Il vise donc son chemin un peu en dehors de la foule, et pique des deux dans les flancs de son coursier. Jamais, depuis qu'il parcourait les prairies, il n'avait fait une course aussi prompte. Couché sur son cheval il passe dans la forêt comme l'Arabe dans le désert, plus vite que le vent. Chaque Sioux qui le voit passer le couche en joue et lui décharge une balle qui va se perdre dans le feuillage des arbres. Déjà il est en vue du camp, et ses compagnons, qui l'ont reconnu, aussi prompts que l'éclair, s'élançant à sa rencontre. Il sent qu'il est sauvé; mais, avant de mettre pied à terre, il se retourne pour décocher une balle dans le crâne du Sioux qui l'a accompagné le plus loin.

La vieille mère de Whiteford qui était au camp, croyait déjà son fils massacré. Quand elle le vit arriver, elle courut au-devant de lui et lui dit: "Si tu es fatigué, viens te reposer et donne-moi ton fusil que je puisse tirer un peu sur ces coquins-là."

Cependant, après quelques moments de trêve, le gros de la cavalerie des Sioux entoure le camp comme d'une ceinture. Les balles sifflent de tous les côtés et se croisent sur la tête des Métis abrités derrière les minces planches de leurs charrettes. Ceux-ci, habiles tireurs, accoutumés à ne jamais dépenser une balle inutilement sur un gibier, répondent aux Sioux avec une précision qui les déconcerte. Chaque coup de feu porte juste, et chaque décharge fait une brèche dans les rangs ennemis. Bientôt les plus hardis de la bande ennemie ont mordu la poussière. Étonnés d'une telle résistance, les autres reculent, mais bientôt ils reviennent en poussant des cris affreux et tâchent par ces hurlements sauvages d'épouvanter les Métis; mais ce second assaut n'eut pas plus de succès que le premier.

Ce que les Métis redoutaient le plus, c'était de voir les Sioux s'élançant en masse sur le camp pour renverser les charrettes et pénétrer de force à l'intérieur d'un aussi faible rempart. Ils l'auraient fait s'ils avaient été plus braves et la chose eût été facile, les Métis ayant à peine un homme à opposer contre vingt, mais les sauvages sont naturellement lâches; ils tiennent à la vie et n'aiment pas à s'exposer quand ils ne sont pas certains de la victoire. D'ailleurs les Métis avaient chacun un couteau et ils étaient décidés à prouver aux Sioux que les blancs ne se laissent pas égorger comme des agneaux. Dans ce combat singulier plus d'un sauvage aurait mordu la poussière avant que le gros de la cavalerie eût été maître du camp. Les Sioux préférèrent donc continuer la fusillade à distance.

Du côté des Métis personne n'était blessé, tandis que chaque nouvelle décharge culbutait un certain nombre de Sioux, qui ne se relevaient pas. Vers les trois heures de l'après-midi un des chefs Sioux s'écria:

"Les Français ont avec eux un Manitou, jamais nous ne pourrons réussir à leur faire du mal. Allons-nous-en, c'est impossible de les tuer."

Le Manitou dont ils parlaient était M. Lafèche; déjà la vue d'un missionnaire revêtu d'un surplis et d'une étole frappait leur imagination et les décourageait autant qu'elle encourageait les Métis.

Le modeste succès obtenu par ces barbares après six heures de combat avait suffisamment refroidi leur humeur guerrière; ils se retirèrent donc en emportant leurs morts et leurs blessés dans les mêmes charrettes qu'ils avaient amenées pour charger le butin de leur victoire.

En présence de ce succès inespéré, les Métis reconnurent que la divine Providence avait veillé sur eux d'une manière toute spéciale et vraiment extraordinaire.

En voyant leurs ennemis se retirer, ils commencèrent à respirer un peu plus à l'aise. Ils sortirent du camp pour aller visiter le champ de bataille et examiner les endroits où ils avaient vu tomber des ennemis. Partout où quelque guerrier avait été frappé à mort, on trouvait des taches de sang sur l'herbe de la prairie. Le corps de Malaterre, qui n'avait pas eu la chance de s'échapper comme ses deux autres compagnons, gisait par terre, percé de soixante-sept flèches et de trois balles. Les pieds et les mains avaient été emportés, les bras cassés, la chevelure enlevée, le crâne fracassé, la cervelle répandue sur le sol. Les Métis recueillirent soigneusement ces lambeaux de chair et d'ossements et les enterrèrent pieusement dans la prairie.

Les Sioux cependant ne retraitèrent pas à une grande distance; leur intention était de revenir le lendemain.

Pendant toute la nuit, ils poussèrent des cris affreux pour effrayer les Métis. Ces derniers tinrent conseil et résolurent de retraiter en attendant le secours du grand camp sur lequel il n'osait pas trop compter, vu que les deux courriers envoyés vers lui, la veille, avaient eu leur chemin coupé par les Sioux et avaient été obligés de revenir sans avoir accompli leur mission. Cependant ils espéraient que deux jeunes gens, qui avaient pris la fuite au commencement du feu, auraient plus de succès. Quelque pût être d'ailleurs l'issue de leur voyage, il fut décidé qu'on se mettrait en marche, mais, pour éviter toute surprise, on arrêta les dispositions suivantes:

Quatre partis de cavaliers devaient se tenir à un mille environ de la caravane; le premier en arrière, le second en avant, et les deux autres aux côtés. Ils devaient signaler l'apparition de l'ennemi en faisant croiser deux cavaliers sur une butte. De cette manière il restait assez de temps aux Métis pour camper et se mettre en défense.

Pour plus d'expédition, ils firent marcher les charrettes en quatre colonnes, en sorte qu'à la première alarme deux rangs se jetant d'un côté et deux rangs de l'autre, il ne restait qu'à fermer les deux bouts à la largeur ordinaire du camp, et le rempart se trouvait prêt en un instant.

À peine étaient-ils en route depuis une heure, qu'ils aperçurent en arrière deux cavaliers qui se croisaient sur une butte.

C'était le signal d'une nouvelle attaque; les Sioux étaient en vue. Ils étaient moins nombreux que la veille et paraissaient moins ardents.

Mettant à profit leur première expérience, les Métis, pour se mieux protéger contre les balles, rangèrent les charrettes à double rang, puis à trois chaînes de remparts, et se hâtèrent d'élever des redoutes pour mieux protéger le camp en tonant les sauvages à distance. Ces préparatifs étaient à peine finis que le camp était déjà cerné et que les balles commençaient à pleuvoir de tous les côtés à la fois.

Pendant cinq heures on combattit de part et d'autre avec une égale ardeur.

Enfin un des chefs s'avança pour demander à entrer dans le camp, mais les Métis lui ordonnèrent de reculer s'il ne veut pas perdre la vie. Il leur dit que le combat était fini, que les Sioux allaient lever le camp et que désormais ils n'attaqueraient plus les Métis.

À peine avait-il fini de parler que toute la bande s'élança à bride abattue, et, passant à une petite distance, fit une décharge en poussant des cris affreux. Ce fut la plus terrible de toutes leurs fusillades.

Les Métis pensaient bien que pour le coup elle allait leur coûter cher.

Heureusement il n'en fut rien. Les chasseurs répondirent de leur mieux par des cris de joie mille fois répétés.

L'attaque était finie, mais les ennemis partaient; à la bonne heure. Une demi-heure après, tous les chasseurs du grand camp arrivaient au secours de leurs frères. Ces pauvres gens pleuraient de joie en retrouvant en vie leurs parents et leurs amis qu'ils s'attendaient à retrouver massacrés. Ce fut une fête dans le camp. Les deux camps pouvaient maintenant renfermer sept cents hommes, car plus de deux cents Sautoux s'étaient joints aux Métis.

C'était une bonne occasion pour aller apprendre aux Sioux à respecter le droit des gens.

Cependant les avis étaient partagés. Les uns voulaient immédiatement se mettre à leur poursuite. C'était peut-être le meilleur parti; mais le plus grand nombre pensait qu'il valait mieux les laisser aller que de s'exposer à manquer de classe en les poursuivant. Cet avis prévalut par bonheur pour les Sioux; car si les Métis se fussent mis à leur poursuite, ils les eussent trouvés dans l'impossibilité de se défendre. Durant les deux jours de combat, ils avaient épuisé toutes leurs munitions. En laissant le campement pour reprendre le chemin de la chasse, les Métis écrivirent aux Sioux une longue lettre qu'ils attachèrent au bout d'une perche, persuadés qu'après leur départ quelques-uns d'entre eux viendraient à passer en cet endroit.

Jamais les Métis ne purent savoir exactement combien de guerriers les Sioux avaient perdus dans ce combat.

## LE CONCILE DE BALTIMORE.

LETTRE PASTORALE DE N. S. LES ARCHEVÊQUES ET EVÊQUES DES ÉTATS-UNIS ASSEMBLÉS AU TROISIÈME CONCILE PLÉNIER DE BALTIMORE. AU CLERGÉ ET AUX LAIQUES DE LEURS DIOCÈSES.

*Suite et fin.*

### LES SOCIÉTÉS CONDAMNÉES.

Un des signes caractéristiques les plus frappants de notre temps est la tendance universelle à se réunir en associations pour toutes sortes d'objets. Cette tendance est le fruit naturel d'un siècle de droits populaires et d'institutions représentatives. Elle est aussi conforme à l'esprit de l'Eglise, dont le but, ainsi qu'en témoigne son nom de catholique, est d'unir tous les hommes dans la fraternité. Elle est aussi d'accord avec la doctrine du Christ, qui est venu pour abattre tous les murs de séparation et pour nous rassembler tous dans l'unique famille du seul Père qui est aux cieux.

Mais il est peu de bonnes choses qui n'aient leurs contrefaçons et peu de tendances qui n'aient leurs dangers. Il est évident, pour tout esprit réfléchi, que les hommes forment des desseins mauvais et insensés aussi bien que des desseins sages et bons, et qu'ils peuvent s'unir autant pour entreprendre des projets funestes et dangereux que pour entreprendre de louables et d'utiles. Et ceci n'implique pas nécessairement un dessein prémédité de malice; car s'il est indubitablement vrai qu'on voit à l'œuvre dans le monde des puissances qui sont ouvertement hostiles à la cause de la vérité et de la vertu chrétiennes, le mal ou le danger des associations ne vient pas toujours d'une source aussi mauvaise. La nature humaine honnête, mais faible et sujette à erreur, embrasse aisément un seul côté d'une question, de telle sorte qu'elle fait tort à l'autre côté; elle s'engage dans des extrêmes blâmables; elle s'attache si ardemment au moyen de parvenir à un but louable qu'elle en oublie les règles de la prudence et qu'elle ruine tout au lieu de tout restaurer. Mais aucune intention, si honnête qu'elle soit, ne peut rendre légitime ce qui ne l'est pas. Car c'est une règle fondamentale de la morale chrétienne "qu'on ne doit pas faire le mal afin qu'il en résulte du bien," et que "la fin ne peut jamais justifier les moyens" si les moyens sont mauvais. Aussi, c'est le devoir évident de tout homme raisonnable, avant de se laisser entraîner dans une société quelconque, de s'assurer que son but et ses moyens sont conciliables avec la vérité, la justice et la conscience.

En prenant une décision de ce genre, tout catholique doit être convaincu que son plus sûr guide est l'Eglise du Christ. Elle a sous sa garde le dépôt sacré de la vérité et de la morale chrétienne; elle a l'expérience de tous les siècles et de toutes les nations; elle a à cœur le véritable bien de l'humanité; elle a le secours perpétuel du Saint-Esprit dans ses décisions d'autorité. Dans son enseignement et ses avertissements, nous sommes donc sûrs d'entendre la voix de la sagesse, de la prudence, de la justice et de la charité. Du haut de sa mission divine et de son expérience universelle, elle voit les événements et leurs conséquences bien plus clairement que ceux qui sont jetés au milieu des batailles mêlées de la vie quotidienne. Elle a vu des associations naguère dignes d'éloges devenir pernicieuses par le changement des circonstances. Elle en a vu d'autres, qui avaient conquis l'admiration du monde par leurs premiers travaux, se corrompre par le pouvoir, la passion ou une mauvaise direction, et elle a été forcée de les condamner. Elle a vu des associations qui tiraient leur origine de l'esprit des âges de foi, transformées par le cours des temps, et la perte de la foi, et les manœuvres de chefs perfides, en instruments dévoués aux onnemis déclarés ou secrets de la religion et de l'humanité.

Ainsi Notre Saint Père Léon XIII a dernièrement montré les sociétés maçonniques, et autres sociétés de ce genre,—bien que sorties souvent des anciens corps de métiers qui tendaient à sanctifier chaque profession et ses tenants avec les bénédictions de la religion—bien que gardant peut-être dans leurs "rites" beaucoup de traces de leur origine, bien que gardant encore dans quelques pays une entière amitié pour la religion chrétienne, sont néanmoins en divers pays allées assez loin pour se dresser avec hostilité contre le christianisme, et l'Eglise catholique, qui est sa principale personnification, et leur orgueil tendait virtuellement à substituer une fraternité cosmopolite à la fraternité universelle de Jésus-Christ, et à propager la neutralité au lieu de la religion surnaturelle révélée à l'humanité par le Sauveur du monde.

Il a montré aussi que, même dans les pays où elles sont jusqu'à présent loin d'avouer de pareilles tentances, elles ont en elles, des germes, qui, excités par des circonstances favorables, engendreraient inévitablement des résultats semblables. L'Eglise, en conséquence, défend à ses enfants d'avoir aucun rapport avec ces sociétés, parce qu'elles sont ou un mal avoué à fuir, ou un danger caché à éviter. Elle manquerait à son devoir si elle ne disait pas une parole d'avertissement, et ses enfants manqueraient au leur également s'ils ne lui obéissaient pas.

Lors donc que l'Eglise s'est prononcée avec sa haute autorité sur toute société, sa décision doit être accueillie avec soumission par tout catholique. Il doit savoir que l'Eglise n'a pas agi à la hâte ou sans sagesse, ou par erreur; il doit être convaincu que tous les avantages humains qu'il pourrait tirer de son affiliation à cette société, seraient une triste compensation pour la perte de la communion, des sacrements et des bénédictions de l'Eglise du Christ; il doit avoir le courage de ses convictions religieuses et rester fidèle à sa foi et à sa conscience. Mais s'il est porté vers une société que l'Eglise n'a pas condamnée, ou si on lui demande d'y entrer, alors, qu'en homme raisonnable et chrétien il l'étudie avec prudence et n'y entre pas sans être édifié sur son compte.

Il y a un signe qui constitue toujours une forte présomption contre une société, c'est la clandestinité. Notre divin Seigneur a lui-même tracé la règle: "Celui qui fait le mal craint la lumière et ne vient pas à la lumière, de peur que ses œuvres ne soient réprouvées; mais celui qui travaille pour la vérité vient à la lumière, afin que ses œuvres se manifestent parce qu'elles sont faites en Dieu." Lors donc que les associations se cachent dans le secret et les ténèbres, toute présomption est contre elles, et c'est à elles de prouver qu'elles n'ont rien de mauvais.

Mais si la loi de n'importe quelle association est d'enchaîner ses membres par un secret même pour l'autorité compétente qui veut, à bon droit, s'informer, une semblable association se met elle-même en dehors de toute possibilité d'approbation; personne alors ne peut en être membre et participer en même temps aux sacrements de l'Eglise catholique. La même règle existe pour toute corporation qui lie ses membres par une promesse d'obéissance aveugle, par la promesse d'accepter d'avance pour y obéir tout ordre juste ou injuste pouvant émaner des chefs. Car une telle promesse est contraire tout ensemble à la raison et à la conscience.

Et si une société travaille ou conspire, ouvertement ou en secret, contre l'Eglise ou les autorités légitimes, ou être membre, c'est s'exclure soi-même de la communion catholique. Ces

règles obligatoires doivent donc guider tous les catholiques dans leurs rapports avec les sociétés. Nul catholique ne peut en conscience entrer ou continuer à rester dans un corps où il sait que se retrouvent ces caractères condamnés. S'il y est entré de bonne foi et que les côtés blâmables ne lui ont été révélés qu'après, ou si ces éléments mauvais apparaissent dans une société qui était originellement bonne, il devient de son devoir de la quitter sans délai. Et même, s'il devait souffrir des pertes ou courir des risques en abandonnant une société de ce genre, il devrait faire son devoir et braver toutes les conséquences, sans tenir aucun compte des considérations purement humaines.

A ces lois de l'Eglise, dont la justice doit être évidente pour tout esprit impartial, nous devons ajouter l'avertissement suivant du second concile plénier : "On doit prendre garde que les sociétés ouvrières, sous prétexte d'assistance et de protection mutuelle, ne commettent aucun des actes mauvais propres aux sociétés condamnées et que ses membres ne soient pas amenés par les artifices d'hommes perfides à violer les lois de la justice, en refusant le travail auquel ils sont légitimement engagés, ou à violer de toute autre manière injuste les droits de leurs employeurs." Mais si l'Eglise est ainsi soucieuse de mettre ses enfants en garde contre tout ce qui est opposé au devoir chrétien, elle n'est pas moins soucieuse de ne commettre, même involontairement, aucune injustice à l'égard de n'importe quelle association. C'est pourquoi, avant de condamner une association, elle prendra toutes les précautions voulues pour s'assurer de son véritable caractère : mais en même temps nous interdirons positivement à tout pasteur ou ecclésiastique de condamner n'importe quelle association ou d'imposer des pénalités et des interdictions à ses membres, avant de prendre au préalable l'autorisation explicite des autorités légitimes.

LES SOCIÉTÉS CATHOLIQUES.

Ce n'est pas assez pour les catholiques de fuir les sociétés mauvaises et dangereuses ; ils doivent aussi entrer dans celles qui sont bonnes et utiles. S'il fut jamais un temps où la bonté simplement négative n'a pu suffire, ce temps est assurément le nôtre. Notre siècle est, par excellence, un siècle d'action, et ce qu'il nous faut aujourd'hui c'est la vertu active et la piété énergique. La voix du Christ s'est constamment fait entendre, approuvant et encourageant toutes sortes d'associations catholiques, non seulement comme une sauvegarde contre les entraînements des sociétés dangereuses, mais encore comme un puissant moyen d'accomplir une grande partie du bien dont notre siècle a besoin. Les pasteurs de l'Eglise ne doivent pas être les seuls à travailler ardemment à construire "la maison spirituelle," le tabernacle de Dieu "chez les hommes," mais tous parmi le peuple de Dieu doivent s'associer à ce travail.

D'abord nous espérons que dans chaque paroisse il y a quelque congrégation ou quelque confrérie pour propager la piété parmi les fidèles. Nous renouvelons donc de tout notre cœur toutes les approbations accordées précédemment à nos confréries depuis longtemps honorées et chéries, telles que celles du Sacré Cœur de Jésus, du Saint-Sacrement et de la Très Sainte Vierge.

Viennent ensuite les diverses associations fondées pour les œuvres du zèle chrétien et de la charité, la société pour la Propagation de la Foi et de la Sainte-Enfance (et il n'en est pas de plus méritoires) ; des sociétés pour le soutien de l'éducation catholique ; des sociétés de doctrine chrétienne pour l'œuvre des écoles du dimanche ; des sociétés pour améliorer le sort des pauvres, et parmi elles il faut noter, pour son excellence, la société de Saint-Vincent de Paul ; des sociétés pour les dettes d'église ; des sociétés pour la fourniture aux églises pauvres de vêtements sacrés et de linges d'autel ; des sociétés locales pour les sanctuaires, et d'autres méthodes pour unir les efforts des fidèles de la paroisse en des entreprises utiles et saintes. Ce doit être la joie et l'orgueil de tout catholique de prendre une part active à ces bonnes œuvres, et ceux qui sont empêchés d'y donner une part de leur temps et de leur travail, doivent au moins y contribuer de leur bourse aussi généreusement qu'il est possible.

Mais il y a des associations pour combattre l'immoralité, et parmi elles se distinguent avec éclat nos sociétés de tempérance. Celles-là doivent être encouragées et aidées par ceux qui déplorent le scandale et la ruine morale qu'amène l'intempérance. Elles doivent être, et nous espérons que partout elles sont en grande partie composées de catholiques zélés, qui n'ont jamais été enclins à ce vice, mais qui gémissent de cette terrible plaie et sont énergiquement voués à l'œuvre de la combatte.

Nous considérons de même comme dignes d'un encouragement particulier les associations qui ont pour but de promouvoir une saine union sociale parmi les catholiques, et spécialement celles dont l'objet est de préserver nos jeunes gens catholiques des influences dangereuses et de leur fournir les moyens de s'amuser honnêtement et d'étudier. Il est visible que nos jeunes gens sont exposés aux plus grands dangers, et que par conséquent ils ont besoin des secours les plus abondants.

Aussi, selon les desirs de Notre Saint-Père Léon XIII, nous désirons voir le nombre des associations fondées en leur faveur s'augmenter dans une grande mesure, particulièrement au milieu de nos grandes cités ; nous exhortons les pasteurs à considérer la formation et la direction prudente des associations de ce genre comme un de leurs plus importants devoirs ; et nous faisons appel à nos jeunes gens, afin qu'ils mettent à profit les meilleures années de leur vie en s'associant ensemble sous la direction de leurs pasteurs, dans un but d'amélioration et d'encouragement mu-

tuels sur les chemins de la vérité et de la vertu.

Et afin de reconnaître le grand bien que "l'Union nationale des jeunes gens catholiques" a déjà accompli, de favoriser les progrès de l'Union et d'encourager les membres à de plus grands efforts pour l'avenir, nous bénissons du fond du cœur leurs travaux et leurs projets, et nous recommandons l'Union à toute notre jeunesse catholique.

Nous considérons aussi comme un élément très important du catholicisme pratique, les diverses formes de sociétés catholiques de bienfaisance et de sociétés ouvrières. Leur but doit être, et il est partout, nous en avons la confiance, d'encourager les habitudes d'industrie, d'économie et de sobriété, de préserver leurs membres des dangereuses séductions des sociétés suspectes ou condamnées, et d'assurer la pratique fidèle de leurs devoirs religieux d'où dépendent, dans une si grande mesure, leur bien temporel ainsi que leur bien éternel.

C'est avec une paternelle affection que nous répandons notre bénédiction sur toutes ces formes de l'action catholique combinée pour des objets pieux et utiles. Nous désirons voir leur nombre se multiplier et leur organisation se perfectionner. Nous les supplions de se rappeler que leur succès et leur utilité dépendent, dans une large mesure, de leur fidélité à l'esprit de l'Eglise et de leur prudente défiance de toutes les influences qui pourraient les conduire à la déloyauté. Plus les pasteurs et les fidèles sont unis dans les bonnes œuvres, plus ces associations seront bénies et verront leur but rempli ; plus tous les chrétiens seront unis dans une fraternelle charité, plus enfin le royaume du Christ sur la terre sera établi sagement et fermement.

LES MISSIONS DANS LE PAYS ET LES MISSIONS ÉTRANGÈRES.

Les devoirs du chrétien commencent dans sa propre demeure et dans sa propre paroisse, mais ils ne finissent pas là. La charité et le zèle doivent être dans son cœur comme dans le cœur de l'Eglise ; qui est, ainsi que le dit son nom, catholique, comme dans le cœur du Christ, "qui est mort pour tous les hommes et s'est donné pour la redemption du monde". La divine mission donnée à l'Eglise demeure toujours : "Allez, enseignez toutes les nations, prêchez l'Évangile à toutes les créatures." Et tous ceux qui désirent le salut des âmes doivent désirer l'accomplissement de cette mission, et considérer comme un privilège d'y travailler. Plus nous apprécions le don de la foi, plus nous devons désirer le voir accordé au prochain. Le cœur de tout vrai catholique doit battre quand il lit le récit des héroïques labeurs de nos missionnaires au milieu des nations païennes, dans toutes les parties du monde, et notamment parmi les tribus indiennes de notre pays. L'esprit missionnaire est une des gloires de l'Eglise et un des principaux signes caractéristiques du zèle chrétien.

Dans presque toutes les contrées européennes, il y a des collèges de missions étrangères, et aussi des associations de fidèles pour soutenir les missions par leurs aumônes. Jusqu'ici nous avons dû faire les plus grands efforts pour continuer les missions de notre propre pays, et il nous a été impossible de secourir d'une façon importante les missions de l'étranger. Mais nous devons prendre garde que nos propres charges ne rendent notre zèle étroit et peu catholique. Il y a des centaines de millions d'âmes, dans les contrées païennes auxquelles la lumière de l'Évangile n'a pas encore été apportée, et leur situation crie vers la charité des cœurs chrétiens. Parmi nos propres tribus indiennes, envers lesquelles nous avons une responsabilité particulière, il y a encore des milliers et des milliers d'âmes dans les ténèbres du paganisme, et nos missions, parmi nos milliers d'Indiens catholiques, ont besoin de charité pour se soutenir.

En outre, il y a parmi les six millions d'âmes de notre population de couleur une foule qui a lamentablement besoin d'instruction chrétienne et du secours des missionnaires. Et il est évident que dans les diocèses pauvres, où cet état de choses s'accuse surtout, il est très difficile de donner à cette foule le secours qui lui est nécessaire, sans la généreuse coopération des fidèles catholiques dans les localités plus prospères. Nous avons donc demandé l'érection de la société pour la Propagation de la foi dans toutes les paroisses où elle n'existe pas encore, et nous avons aussi ordonné dans tous les diocèses une quête annuelle pour les missions étrangères et pour les missions parmi nos nègres et nos Indiens. Nous avons pris cette décision pour obéir à notre devoir, et nous comptons que nos généreux fidèles ne considéreront point cette quête comme un fardeau qu'on leur impose, mais plutôt comme une occasion qu'on leur offre de coopérer à une œuvre qui doit être particulièrement chère au cœur de notre divin Sauveur.

Tels sont, vénérables et bien-aimés frères, les principaux sujets qui ont sollicité notre attention pendant ce concile. Les objets de nos délibérations ont été les mêmes que celles qui ont occupé les énergies de l'Eglise et de ses pasteurs depuis les jours des apôtres, c'est-à-dire l'extension du royaume de Dieu, l'édification du corps du Christ, le travail pour "la plus grande gloire de Dieu dans les cieux et la paix des hommes de bonne volonté sur la terre," en répandant au dehors plus abondamment les bénédictions de la religion et les grâces de la Rédemption. Notre législation n'a pas pour but de vous imposer des charges ou des interdictions, mais au contraire d'augmenter et d'assurer parmi vous la liberté des enfants de Dieu. Le sentier de la vertu et du devoir est clairement indiqué, non pour éteindre votre liberté, mais afin que vous puissiez marcher en toute sécurité, que vous viviez sagement et vertueusement, que vous parveniez au bonheur temporel et éternel.

Et maintenant nous écrivons ces choses pour vous, afin que vous participiez à notre sollicitude, afin que chaque cœur puisse dire : "Que votre règne arrive," afin que toutes mains s'emploient activement à établir et à étendre ce royaume. Acceptez avec un esprit soumis et aimant ces conseils qui sortent de cœurs pleins d'amour pour vous et entièrement voués à votre service. Donnez à nous et à notre divin Maître la joie de vous les voir mettre fidèlement en pratique. Et puisse la

bénédiction du Dieu tout-puissant, du Père, du Fils et du Saint-Esprit, descendre sur vous avec abondance et demeurer avec vous à jamais.

Donné à Baltimore, en concile plénier, le 7<sup>e</sup> jour de décembre, en l'année de Notre-Seigneur 1881.

En son nom et au nom de tous les pères.

JAMES GIBBONS.

Archevêque de Baltimore et délégué apostolique.

LES GRANDES QUESTIONS RELIGIEUSES

RÉSOLUES EN PEU DE MOTS

PAR

M. l'abbé Berseaux

4 volumes in-12

Prix franco \$2.50.

HISTOIRE DU MONDE

OU

HISTOIRE UNIVERSELLE

DEPUIS ADAM JUSQU'AU PONTIFICAT DE PIE IX

PAR

MM. HENRY et CHARLES DE RIANCEY

10 volumes in-8

Prix franco \$15.00

L'EUCCHARISTIE

OU

Jésus-Christ présent

DEMEURANT ET SE DONNANT DANS CE SACRÉ MYSTÈRE

PAR

M. l'abbé Terrien

1 volume in-12

Prix franco 63cts.

Terribles Châtiments des Révolutionnaires

ENNEMIS DE L'ÉGLISE

Depuis 1781 jusqu'en 1879

Par le R. P. HUGUET

1 volume in-12..... Prix franco 75 cts

VOLTAIRE.

Avec Luther, dont il est le digne successeur, Voltaire est l'homme le plus méprisable qui ait jamais existé et un de ceux qui ont fait le plus de mal.

Ce personnage trop fameux, de qui l'histoire, longtemps embellie jusqu'au fabuleux par les panegyristes, ressort évidente aujourd'hui des faits étudiés à leur source, et se dessine clairement dans sa hideuse nudité ; cet auteur, dont la vie entière fut un enchaînement de turpitudes ; cet être, que Frédéric, détrompé, reconnut si bien, à la fin, pour *effronté*, pour *avili*, pour *chef de cabale*, non pas seulement tracassier, mais *véhicant*, et que son humeur, en effet, selon l'aveu de Chabanon, "rendait injuste, forcené, féroce ;" Voltaire, en un mot, car c'est tout dire, et il n'y a pas un seul vice que ce triste nom ne rappelle : — le mauvais fils, le mauvais frère, qui n'eut jamais l'ombre d'affection pour sa famille, dont il avait, par *lédain*, abjuré jusqu'au nom ; — le mauvais citoyen, qui repudiait formellement sa patrie, qui lui souhaitait des défaites et ne perdait pas une seule occasion de la rabaisser ; — le vaniteux bourgeois-gentilhomme qui brigua la clef de chambellan, s'affubla du titre de comte, et aurait attaché à l'obtention de celui de marquis "la gloire et le bonheur de sa triste vie ;" — l'ambitieux qui consentait à descendre au rôle d'espion pour un vain espoir d'ambassade, trahissant ainsi l'amitié d'un prince, dont, aussi bien, il profana plus tard l'intime confiance, par un trait plus inexcusable encore de félonie ; — le courtisan privé de tact malgré son esprit, et qui, en Prusse, s'attira, de son royal complice même,

les plus humiliantes avanies, et qui, en Lorraine, se fit chasser (c'est le mot) de la cour du *Philosophe bienfaisant*, du plus indulgent de tous les princes ; — l'avare, qu'au jugement de sa propre nièce "L'AMOUR DE L'ARGENT VOUS SAUVAIT," et dont les prétendus *bienfaits* innombrables paraissent se borner à quatre ou cinq *bons médicaments*, pitoyablement marqués encore ou des violences de l'esprit de parti ou des chatouilleux intérêts de la gloire ; — qui empruntait par lésine les habits d'autrui, et qui, ayant trouvé moyen, par mille ruses, de ne jamais payer d'impôts, malgré son opulence, se félicitait de ne contribuer pour aucune part aux charges d'un ordre social dont il recueillait si amplement les avantages ; — le joueur qui, parvenu à l'âge de quarante ans, risquait encore sur le hasard des cartes douze mille francs dans un mois ; — le locataire déloyal qui, rejetant sur d'honnêtes gens ses propres torts, et se présentant au public comme victime d'une combinaison que, précisément, il avait proposée lui-même, qu'il avait, en outre, *épouluée* pendant deux mois, et que, d'ailleurs, il violait d'une manière flagrante ; — abusant, malgré des avis réitérés, de la propriété remise en garde à son honneur, et, loin d'y réaliser aucune des améliorations promises, y commettait de tels dégâts que sa famille, après lui, ne put se refuser à payer 30,000 francs d'indemnité pour en effacer le scandale ; — l'escroc qui, bâtonné à Londres, pour fraude envers des libraires, n'en friponna pas moins en Hollande la maison Ledé et Desbordes, par un tour digne des galères ; n'en réduisit pas moins, en France, la famille Jore à la misère, par le manque de parole le plus insigne ; et, plus tard, largement payé chez un roi,

—devenu riche, d'ailleurs, grâce au gain très-louche d'une loterie et à la protection des fournisseurs d'armée,—ne dédaignait pas, à Berlin, d'accroître ses économies par de petites bassesses serviles, par de menus vols de laquais,—pareils à celui que, dans sa vieillesse, au château de M. de Brosses, il eut l'ignoble fantaisie de commettre encore, sur une misérable provision de ménage, et qui faillit à mal tourner pour son orgueil et son repos : — l'intolérant, l'infatigable, le lâche et fougueux persécuteur de Jean-Baptiste, exilé ; de Jean-Jacques, malheureux ; de La Baumelle, prisonnier ; de Maupin, malade ; de Travenol, octogénaire ; le libertin, qui ne respecta rien au monde dans ses débordements orduriers, et qui se plut à saïr, sur le front de l'héroïne de la France, le triple voile, sans tache, de la virginité, du patriotisme et du martyre : — l'hypocrite, comme on n'en vit jamais, dont le mensonge, sans fin ni trêve, était la théorie formelle comme la pratique journalière : qui passait sa vie à désavouer ses ouvrages, protestant, à l'aide du parjure, que les lui imputer, c'était une affreuse calomnie ; — qui se jouait avec le sacrilège et trouvait piquant (sans déposer, ce jour-là même, sa plume licencieuse) d'aller insulter Dieu dans le mystère de l'amour et de la mort, en se faisant donner, par bravade, le plus auguste, le plus doux, le plus formidable sacrement des chrétiens ; ou qui, pour ne parler ici que de ses tartuferies humaines, écrivait à l'un des plus ordinaires caudibents et des plus zélés ministres de ses fureurs : " Mon cher Thiriot, je vous aime et ne vous trompe point," lorsque, la veille encore, s'exprimant sur son compte à cœur ouvert avec d'Argental, il disait à ce dernier : " Thiriot est une âme de boue, aussi lâche que misérable ; " — qu'ajouter enfin ? Homme sans entrailles, l'égoïste sec et poltron, qui, toujours calomniateur des faibles, toujours flagorneur des puissants, ne sut pas trouver dans son âme un seul mot de douleur et d'indignation pour la Pologne déchirée : — oin de là !... qui se fit, au contraire, l'apologiste formel du crime de ses bourreaux, et dont l'adulation d'antichambre, exercée jadis aux pieds de la Du Barry, conserva son hommage intarissable pour les deux assassins couronnés de cette héroïque nation, le Salomon qui n'aima rien, et la Messaline étranglée ; eh bien, cet être satanique, dont la conduite, odieuse à trop d'égards, N'EST PAS ÉTÉ TOLÉRÉE dans aucun pays par aucun philosophe ; qui fut sorti condamné du tribunal de Marc-Aurèle, d'Aristide ou d'Epictète, comme d'un tribunal de chrétiens, et à qui Mme Denys ne faisait que rendre justice lorsqu'elle lui écrivait, dans un effrayant accès de franchise : VOUS ÊTES LE DERNIER DES HOMMES PAR LE CŒUR, ce vil personnage, en un mot, que, malgré ses talents, si déplorablement employés, tout honnête homme, de quelques bords, système ou religion qu'il soit, doit flétrir du plus profond mépris, et clouer, comme un misérable, au hideux pilori de la honte ; tel fut Voltaire ; voilà pourquoi ce démon si ardent, si insolent, si persévérant, a fait véritablement, suivant la parole de Condorcet, tout ce que nous voyons. Il envira de son rire la blessure, la littérature, la société tout entière. Quoique manifestement menace, le suprême pouvoir lui-même, desarme presque partout de bons sens parce qu'il l'était de vertu, se laissa séduire que pouvait Louis XV contre le poète assez insolent contre Dieu et contre la France pour écrire la Pucelle, mais en même temps assez adroitement cynique pour délier Tancrède à Mme de Pompadour ? L'indigne prince voyait où l'on allait et laissait aller. Il y a dans le sceptre quelque chose de saint, qui est sa principale force et qui s'évanouit à l'atouchement d'une main impure. Devant la conscience publique, Louis XV avait perdu le droit de venger la religion. Il souffrit qu'on abattit le rempart du trône, se disant qu'après tout, trône et rempart dureraient bien autant que lui.

Voltaire conduisit ouvertement la guerre contre l'Eglise, se servant de tout le monde, forçant tout le monde à le servir. Il en a écrit tous les plans, que ses disciples ont précieusement recueillis ; et l'on ne sait ce qui consterne le plus, lorsque l'on relit ces archives du mensonge, ou de son commandement effronté, ou de la stupide obéissance qu'il rencontre partout. La société est folle : au milieu d'une vapeur d'impie et de luxure, chaque jour elle applaudit à la chute de quelque noble ouvrage de la sagesse passée. Tout est attaque, rien de saint ne reste debout ou n'est préservé de souillure.

Voltaire avait fait le dix-huitième siècle à son image ; il l'animait de son rire foudroyant de moquerie ; il lui avait soufflé ses aversions et inspiré ses mœurs. Voltaire s'était donné un ennemi personnel qu'à tout prix il ambitionnait de terrasser. L'œuvre que Julien l'Apostat ne put qu'ébaucher dans sa toute puissance impériale, souriait à cette imagination en travail d'un monde. Le Christ avait trop longtemps vaincu par l'Eglise ; Voltaire se mit en campagne pour effacer l'Evangile de la mémoire des hommes. Il avait le règne de son orgueil à proposer au genre humain et l'empire de la décadence universelle à substituer au règne de la croix. Avec lui et de par lui la corruption s'afficha comme une originalité, et le cynisme s'accorda les allures d'un trait d'esprit. Tout son génie consista à vivre le plus longtemps possible de la stupidité humaine. Il possédait la malice de la couleuvre et le venin de la vipère. Sa plume inculqua dans les masses une de ces haines qui, semblables au poignard du sauvage, conservent éternellement leur poison. Il ne voulait laisser de Dieu à personne, afin d'être l'idole de tout le monde.

De tous les rangs de la société il évoqua des auxiliaires ; il en recruta sur le trône comme dans les bas-fonds de la littérature. Les rois et les ministres portèrent au front, comme un précieux joyau de popularité, le stigmate de ses louanges intressées. Quand il se fut entouré de ces auxiliaires du désordre signalés par l'apôtre saint Paul, " de ces hommes amoureux d'eux-mêmes,

" avarés, glorieux superbes, médisants, désobéissants à leurs pères et à leurs mères, ingrats, impies, dénaturés, ennemis de la paix, calomniateurs, intempérants, inhumains, plus amoureux de la volupté que de Dieu, et traînant après eux comme captives des femmes chargées de péchés et possédées de mille passions," il se crut certain du succès.

AVEUX DE VOLTAIRE.

La justice, qui va venir si terrible, se manifeste déjà. Voltaire n'en verra pas l'explosion, mais il a son châtiement particulier. Il cherche le repos et ne le trouve point ; il mène une vie de banni, misérable et affreuse. Certes ! Dieu, qui est le grand personnage de toute histoire humaine générale ou privée, est visible aussi dans cette existence qui ne voulut être qu'un duel insolent contre lui. Dieu ne laissa pas plus de repos à Voltaire que Voltaire n'en prétendit laisser à Dieu.

Dieu le poursuit et le fustige sans relâche. Dieu aussi dit : Ecraçons l'infâme ! et il l'écrase de coups railleurs et injurieux. *Et ego ridebo et subsannabo !* Il lui donne la santé, l'argent, la gloire et la honte ; il le traîne dans les débits, dans les rages, dans les nasardes, dans les viles terreurs. Il n'y a point de vie plus sottement malheureuse, plus dévorée d'ignobles soucis, plus remplie de déconvenues en tous genres ; nul homme n'a plus mordu aux fruits de Gomorrah et n'y a trouvé plus de cendre et d'infestation. Voltaire traversa le siècle en triomphateur, le laurier sur la tête, et en criminel châtié, les verges sur le dos. Le plupart du temps son rire n'est qu'une grimace de la colère et de la douleur, dit M. L. Veuillot.

Malgré toutes ses fanfaronnades et toutes ses bouffonneries, Voltaire était dévoré de remords, et sentait la vérité de ce mot du Saint-Esprit : *Non est pax impiis.* " il n'y a pas de paix pour les impies." Voici, entre mille, des aveux significatifs recueillis dans ses écrits :

A Mlle Bessières.—15 octobre 1726.

" Que puis-je vous dire sur la mort de ma sœur, sinon qu'il eût mieux valu pour ma famille et pour moi que j'eusse été enlevé à sa place ? " " J'ai bien fait des fautes dans le cours de ma vie ; les amertumes et les souffrances qui en ont marqué presque tous les jours ont été souvent mon ouvrage."

A Cideville.—3 septembre 1732.

" J'ai passé toute ma vie à faire des folies : quand j'ai été malheureux, je n'ai eu que ce que je méritais."

Au même.—15 septembre 1733.

" Le malheur est réel ; la réputation n'est qu'un songe."

Au comte d'Argental.—22 juillet 1752.

" Quelquefois je songe à tout ce que j'ai essayé, et je conclus que si j'avais un fils qui dût éprouver les mêmes traverses, je lui tordrais le cou par tendresse paternelle."

3 octobre 1753.

" Le songe de ma vie est un cauchemar perpétuel."

24 novembre 1753.

" Les malheurs qu'on représente au théâtre sont au-dessous de tout ce que j'éprouve."

21 décembre 1753.

" Votre tête vaut mieux que la mienne ; la vôtre vous a rendu heureux, la mienne m'a fait très-malheureux."

24 février 1754.

" Deux personnes de ce pays se sont tuées ces jours passés ; elles avaient pourtant moins de détresse que moi."

15 octobre 1754.

" Vous me parlez des deux premiers tomes de l'Essai sur les solitudes du globe ; j'en ferai un gros des miennes."

11 mars 1756.

MORT DE VOLTAIRE.

Au commencement de l'année 1778, Voltaire se détermina à quitter sa retraite de Ferney pour l'encens et le fracas de la capitale. Il en demanda la permission et l'obtint de Louis XVI, ce que bien des personnes ont regardé comme une des causes du malheur de ce prince. Il reçut à Paris l'accueil le plus brillant ; les académies lui décernèrent des honneurs inconnus jusqu'à lui ; il fut couronné en plein théâtre ; tout ce qui tenait à la secte philosophique marqua le plus violent enthousiasme. C'était le triomphe de l'irreligion personifiée. Le vieillard en fut bientôt la victime. La fatigue des visites et des répétitions théâtrales échauffa son sang déjà très-altéré ; il mourut des suites d'une hémorrhagie et d'une rétention d'urine, le 30 mai 1778. D'après les récits les plus authentiques, Voltaire mourut dans la rage et le désespoir, répétant : " Je suis abandonné de Dieu et des hommes ! "

Il criait aux faux amis qui assiégeaient son antichambre : " Retirez-vous ! c'est vous qui êtes la cause de l'état où je suis. Retirez-vous ! Je pouvais me passer de tous vous autres ; c'est vous qui ne pouviez vous passer de moi ; et quelle malheureuse gloire m'avez-vous donc valu ! " Et au milieu de ses terreurs et de ses agitations, on l'entendait simultanément ou tour-à-tour invoquer et blasphémer le Dieu qu'il avait poursuivi de ses complots et de sa haine. Tantôt d'une voix lamentable, tantôt avec l'accent du remords, plus souvent dans un accès de fureur, il s'écriait : " Jésus-Christ ! Jésus-Christ ! " (Voir *Voltaire et ses ouvrages*, par U. Maynard, t. II.)

" L'horrible drame continua. Le moribond se tordait sur sa couche, se déchirait avec les ongles. — On avait cru pendant quelque temps qu'il ne mourrait pas sans rétracter ses erreurs et condamner ses écarts, comme il avait fait plusieurs fois dans des moments où la crainte de l'avenir le ramenait à la religion ; mais obsédé par ceux qui, dans son retour à Dieu, auraient vu leur condamnation, il mourut dans des transports que le célèbre Tronchin regarda comme la leçon la plus salutaire qu'eussent pu recevoir ceux qu'il avait corrompus par ses écrits. — Pour voir toutes les larmes d'Orléans, dit le même à l'évêque de Viviers, il n'y avait qu'à se trouver à la mort de Voltaire. — En vérité cela est trop fort, dit le maréchal de Richelieu après avoir été témoin de ce spectacle, on ne saurait y tenir."

A l'approche du moment fatal, une nouvelle crise de désespoir s'empara de son âme. " Je sens, criait-il, une main qui me traîne au tribunal de Dieu." Et tournant vers la ruelle de son lit des regards effarés : " Le diable est là ; il veut me saisir... Je le vois... Je vois l'enfer... cachez-les moi." Enfin il se condamna lui-même réellement à ce festin auquel son ignorance et sa passion anti-biblique avaient fait asseoir si souvent le prophète Ezéchiel ; et, sans moquerie, cette fois, dans un accès de soif ardente, il porta à sa bouche son vase de nuit et en vida le contenu. Puis il poussa un dernier cri, et expira au milieu de ses ordures et du sang qui lui sortait par les narines.

" Ainsi finit, vers onze heures du soir, ce long festin de Balthazar, pendant lequel l'impie avait souillé tous les vases du temple. Mais le sacrilège était mort de terreur en voyant une main vengeresse écrire sur la muraille de la chambre funèbre et lui jeter en défi la formule de ses blasphèmes : " Ecraze donc l'infâme." Il mourut, comme il avait vécu, dans l'ordure de tous les vices, sans en excepter l'hypocrisie. La mort de Voltaire a été le couronnement de sa vie. Il avait donné à Dieu vingt ans, au bout desquels Dieu devait avoir beau jeu, et précisément à cette époque assignée par lui, Voltaire luttait contre le trépas, dans les angoisses et les fureurs d'un affreux désespoir. Il a dû, sans ré-

conciliation, traîner devant le tribunal du souverain Juge une longue chaîne de crimes inexpiables. Dieu alors eut beau jeu, il lui rendit selon ses œuvres. Ce malheureux avait écrit à un prêtre de venir l'entendre en confession ; Diderot, l'Alembert et Condorcet le gardèrent à vue pour l'empêcher de faire le plongeon.

Voltaire avait écrit à l'Alembert. " Je mourrai, si je puis, en riant," et à Mme du Deffand : " On dit quelquefois d'un homme : *Il est mort comme un chien* ; mais vraiment un chien est très-heureux de mourir sans tout cet attirail dont on persécute le dernier moment de notre vie." Loin de pouvoir mourir en riant, il n'a pas même obtenu la mort qui était pour lui l'idéal d'une heureuse fin, la mort stupidement tranquille d'un animal. Son corps fut enlevé de Paris secrètement et inhumé à l'abbaye de Scellières, dont son neveu, l'abbé Mignot, était commendataire. Le progrès dont il avait été le grand apôtre ne tarda pas à faire reculer la France de dix-huit siècles, et l'église de Sainte-Geneviève, métamorphosée en Panthéon par une réapparition du paganisme, reçut ses restes, rapportés à Paris en 1791.

Le coryphée du siècle qui s'est dit philosophique par excellence ne professa jamais d'autre philosophie qu'une ironique négation de toute religion et de toute morale. Toute la philosophie consistait pour lui, suivant sa propre expression, à *écraser l'infâme*, c'est-à-dire la religion catholique.

Aucun écrivain n'a aussi bien stigmatisé cet homme abominable que Joseph de Maistre. Voici quelques traits de ce portrait d'après nature : " N'avez-vous jamais remarqué que l'anathème divin fût écrit sur son visage ? Allez contempler sa figure au palais de l'Ermitage. Voyez son front abject, que la pudeur ne colore jamais, ces yeux cratères éteints où semble bouillonner encore la luxure et la haine, ce rictus épouvantable courant d'une oreille à l'autre, et ces lèvres pincées par la cruelle malice, comme un vers prêt à se détendre pour lancer le blasphème ou le sarcasme.

" Semblable à cet insecte, le flou des jardins, qui n'adresse ses morsures qu'à la racine des plants les plus précieuses, Voltaire, avec son aiguillon, ne cesse de piquer les deux racines de la société, les femmes et les jeunes gens ; il les imbibe de son poison, qu'il transmet ainsi de génération en génération.

" D'autres cyniques étonnèrent la vertu ; Voltaire étonne le vice. Il se plonge dans la fange, il s'y roule, il s'en abreuve. " " Quand je vois ce qu'il pouvait faire et ce qu'il a fait, ses inimitables talents ne m'inspirent plus qu'une espèce de rage sainte. Paris le couronne, Sodome l'eût banni."

# Manuel de piété

DE  
SAINT FRANÇOIS DE SALES  
OU  
Recueil de Prières  
EXTRAITES DES ÉCRITS DU SAINT DOCTEUR

1 volume in-18.....Prix franco 38 cts.

# C. B. LANCTOT

1664, RUE NOTRE-DAME, MONTREAL

VIN DE MESSE

Approuvé par Sa

Grandeur Monseigneur

de Montréal.

SAYS NOIRS,

MÉRINOS

ET

SOUTANES

SUR

COMMANDE.

HUILE D'OLIVE

Pour les sanctuaires,

HUILE POUR TABLE

AUBES

PURIFICATOIRES

LAVABOS

ET

LINGERIE

POUR

EGLISE.



Importation de Calices, Ciboires, Burettes, Ostensoirs, Chandeliers, Lampes, Encensoirs, Bénitiers Fontaines à Baptême, Chasublerie, Orfèvrerie, Fleurs artificielles, Lustres à cristaux, Chasublerie, Encens, Harmoniums, etc.

Fabrication de Statues religieuses en plâtre et carton-pierre, Décoration d'église, Vitraux, Chemin de la Croix, Transparents pour intérieur d'église, Peintures religieuses, Broderie, Chasublerie.

Spécialité : DRAPEAUX, BANNIÈRES, INSIGNES, Etc.